Göran Sonesson

- Department of semiotics,
  Lund University, Sweden

Rhetoric from the standpoint of the Lifeworld1

Publié en ligne le 22 février 2010

Résumé :

La rhétorique du point de vue du monde de la vie

La rhétorique de l'image dont parlait Barthes, reprise d'une manière beaucoup plus systématique dans les travaux du Groupe μ, n'est qu'une partie de la rhétorique classique, l'*elocutio*, mais c'est aussi celle qui a dominé dans l'Occident pendant ces derniers 500 ans. À l'extérieur de la sémiotique, cependant, le renouveau de la rhétorique à l'époque contemporaine tend à concevoir cette dernière comme la science qu'étudie la communication. Or, nous savons que la sémiotique a souvent été identifiée comme étant la science de la communication, et un autre candidat à ce titre est sans doute l'herméneutique. Alors que ces trois disciplines ont toutes trait au processus entier, elles le conçoivent dans une perspective chaque fois différente. La rhétorique prend le point de vue du créateur du message : il demande comment il faut s'exprimer pour obtenir l'adhérence de l'autre. L'herméneutique prend le point de vue du récepteur : sa question porte sur les moyens pour comprendre le message de l'autre. La sémiotique prend une position intermédiaire aux deux autres, c'est-à-dire au sein de la phase allant de l'artefact à sa concrétisation : elle demande quelles sont les ressources disponibles pour faire se produire le processus.

À une telle rhétorique informée par la sémiotique la contribution du Groupe μ a été de toute première importance. Cependant, l'investigation des ressources disponibles, qui sont différentes dans le cas de l'image que dans celui de la langue, peut recevoir une base plus certaine en partant du monde de la vie, dans le sens de la phénoménologie, qui est aussi celui de l'écologie dans le sens de Gibson et le monde naturel tel que le comprend Greimas. Si l'on veut comprendre la manière dont la divergence est produite dans les images, il faut commencer par considérer ce qui est donné pour acquis, dans le sens à la fois de ce qui est normal, et de ce qui est normatif. Dans le monde de la vie, il y a certaines choses qui ont tendance à se présenter ensemble, en contiguïté ou comme des parties d'un tout (désormais, la factorialité). C'est la *dimension indicielle*. Mais le sens commun s'attend également à ce que les choses qui apparaissent ensemble soient suffisamment différentes pour pouvoir être distinguées, sans aller à l'extrême opposé de s'exclure mutuellement (une observation qui peut être entendue comme une généralisation de ce que le Groupe μ dit sur la norme de l'image, la homomatérialité et la hétéroformalité). En ce sens, il y a une rhétorique de trop de ressemblance ainsi que de trop de différence. Nous appellerons ceci la *dimension iconique*. Une troisième rhétorique prend son point de départ dans le caractère de signe de l'image. Nos attentes sont déçues tant en trouvant une trop grande partie de la réalité dans l'image qu'en rencontrant des niveaux supplémentaires de fiction au sein du contenu pictural. On peut appeler ceci la *dimension symbolique*. Enfin, les images remplissent des fonctions différentes dans une société donnée et sont, en raison de ce fait, imputables à diverses catégories, donnant ainsi lieu à une quatrième rhétorique dans laquelle nos attentes, en ce qui concerne les catégories sociales auxquelles les images sont assignées, ne sont pas remplies. On peut parler ici d'une *dimension de catégorisation socioculturelle*.

Avant d'aborder les figures rhétoriques, ou ce qui en tient lieu, il est cependant nécessaire de discuter dans quelle mesure les ressources des images comprennent une part de *dispositio*, dans d'autres termes, une structure argumentative. Si nous définissons une affirmation comme étant une construction verbale, alors il est trivialement vrai que les images ne peuvent rien affirmer. Toutefois, si nous définissons une affirmation plus simplement comme une opération, au moyen de laquelle une propriété particulière est assignée à une entité particulière, alors il est possible pour l'image de faire des affirmations à la façon des images. Or, même ceci peut sembler impossible, s'il est vrai que les images, comme on l'a souvent dit, ne font que reproduire le monde de notre expérience. Au contraire, il faut admettre que les images peuvent se

servir des arguments qui, dans le sens de Perelman, s'appuient sur la structure de la réalité ou servent à changer cette structure-là. Il s'ensuit que les transformations homogènes, contrairement à ce que suggère le Groupe µ, font aussi partie de la rhétorique, mais de la rhétorique de la *dispositio*.

Considérée comme l'une des transformations possibles à partir du monde de la vie, la première dimension de la rhétorique correspond plus directement à la rhétorique telle qu'elle a été conçue par le Groupe µ, mais en retournant aux fondements jetés par la sémiotique phénoménologique proposée dans *Pictorial concepts* (1989). Contrairement au Groupe µ, nous proposons de distinguer les transformations portant sur la factorialité (la relation des parties au tout) et celles concernant la contiguïté. C'est « l'objet indépendant », dans le sens de James Gibson, qui fait la différence entre la contiguïté et la factorialité : il s'agit d'un degré d'intégration plus ou moins poussée. En fait, il y a sans doute des cas intermédiaires entre l'objet indépendant avec ses parties et la constellation arbitraire, mais ces cas-là sont aussi qualitativement vécus : le jeu, la série, l'ensemble. La rhétorique, de ce point de vue, relève de la méréologie, la science des parties et du tout, formalisée par Lesniewski en tirant son inspiration de Husserl et de Twardowski.

Notre deuxième observation concerne la nature de l'opération nous faisant passer du monde de la vie à l'image. Dans la majorité de cas, l'opération rhétorique, pour fonctionner, à besoin non pas d'une absence de ce qui est attendu ou de la présence de quelque chose qui n'est pas attendu, mais des deux à la fois. Rares sont les cas (surtout s'agissant de la contiguïté) où une simple absence peut créer un effet de rhétorique. Dans les termes de la rhétorique générale d'abord conçue par le Groupe µ, la substitution est une opération rhétorique plus sûre que l'addition ou la suppression. D'autre part, dans le cas de la factorialité, l'effet est tellement différent selon les relations entre le tout et les parties qu'il faut spécifier la nature du rapport de la partie au tout. Il faut surtout distinguer le cas où quelque chose est ajouté à un tout qui est déjà en soi un objet indépendant, et le cas où les parties font partie d'un autre objet indépendant que le tout qui est perçu.

Nos attentes peuvent être déçues par d'autres opérations que l'absence ou la présence d'un élément. Il peut y avoir une contradiction entre l'élément attendu et l'élément réellement présent. C'est la dimension iconique de la rhétorique. Les images, il est vrai, ne peuvent pas présenter des contradictions proprement dites, mais elles peuvent comporter toute sorte de manifestations d'une ressemblance ou d'une différence plus grande que ce que l'on a anticipé. Cet effet est présent dans plusieurs exemples considérés par le Groupe µ, sans que la spécificité de l'opération soit prise en compte.

S'agissant d'un signe, en l'occurrence d'une image, il y a toujours un risque de confusion entre le signe et ce qui est signifié, et il est possible d'en tirer une rhétorique. À un extrême, le signe peut incorporer des objets réels ; à l'autre extrême, il peut contenir d'autres signes, notamment d'autres images, comme c'est le cas avec les images représentant d'autres images. Il s'agit donc de la dimension symbolique de la rhétorique.

Finalement, la catégorisation des signes, dans ce cas les images, peut donner lieu à une rhétorique plus clairement socioculturelle. Les images peuvent être catégorisées en tenant compte de leur manière de construction, de la fonction qu'elles sont censées remplir dans la société, ou de leur manière de circuler à l'intérieur de la société. Les attentes qui peuvent être déçues dans ces cas ne concernent pas seulement l'appartenance de certaines images à des catégories particulières, mais surtout la combinaison de certaines catégories de construction avec certaines catégories de fonction et certaines catégories de circulation. Toute l'aventure du modernisme dans l'art plastique peut être conçue comme un vaste geste rhétorique à partir de la notion d'art à la fin du 18e siècle : une peinture à l'huile (construction) circulant dans des salons, des galeries et des musées (circulation) ayant pour but de produire un effet de plaisir esthétique (fonction).

Dans le présent texte, j'ai suggéré que, contrairement aux signes verbaux, les images sont immédiatement rhétoriques, parce qu'elles nous offrent en même temps leur similitude et leur différence par rapport au monde de la perception. Par conséquent, j'ai fait observer que la rhétorique des images doit être fondée sur les structures de perception telles qu'elles apparaissent au sens commun, surdéterminées par le monde de la vie socioculturel spécifique. La dimension primaire de la rhétorique de l'image, l'indexicalité, dérive sa signification d'un écart par rapport à l'intégration relative des voisinages, des objets indépendants et des totalités de niveaux supérieurs. Elle peut concerner la contiguïté ou la factorialité, mais elle suppose d'habitude à la fois la présence de quelque chose d'inattendu et l'absence de quelque chose de prévu. L'iconicité, qui détermine la deuxième dimension, est fondée sur l'expectative d'une différenciation relative des objets du monde, qui ne suppose pas trop de similitude, ni trop de dissimilitude. La troisième

dimension dépend du caractère fictif de l'image comme signe, dont les niveaux peuvent être confondus soit par une expérience trop directe, soit par des degrés de fiction trop nombreux. Finalement, la quatrième dimension concerne l'image en tant qu'objet social, faisant partie de certaines catégories de construction, de circulation, et de fonction. L'avantage de cette conception, par rapport au modèle de Groupe μ auquel il est endetté, consiste en son attention plus proche aux structures de la perception du sens commun.

Sommaire :

The three sciences of communication : rhetoric, semiotics, hermeneutics

From history to theory : Principles of Lifeworld rhetoric

Pictorial disposition : The argument from perception

The μ model within the space of the hermeneutic circle : lucunae and repleteness

Extracts from the μ-tological bestiary : from Captain Haddock to the cat-coffee pot and back again

The construction of the Lifeworld in perception and society

The « independent object » within the structure of the Lifeworld

The hierarchy of wholes within the Lifeworld

The whole and its parts — from different points of view

The second rhetorical dimension : more or less similarity than expected

The third rhetorical dimension : more or less reality than expected

The fourth rhetorical dimension : More or less divergence than expected from the usage categories

Conclusions

Texte intégral :

The first mention of visual rhetoric within semiotics coincides with the very inaugural gesture of visual semiotics : both are found in the essay entitled « Rhetoric of the picture », authored by Roland Barthes (1964a). It is, however, rather difficult to understand this choice of title : apart from the rather dubious suggestion that the tomato in the advertisement picture analysed should be taken to be a metonymy of Italy, Barthes' early article does not seem to be involved with rhetoric at all. Or perhaps Barthes took publicity to be an intrinsically rhetorical genre, also in its visual form : he explains that he has chosen to analyse a publicity picture, because, contrary to what is the case in art, one can be sure that every detail has been calculated to convey a message. This may really be attributing too much intentional depth to the creator of publicity, and too little to the artist, but it seems to be consistent with the idea of rhetoric being the art of persuasion2. However, as Barthesean semiotics goes, it does not engage in any way with the *manner* in which such a state or persuasion is produced, because it does not occupy itself with the picture *as* picture.

The next time the idea of a visual rhetoric is encountered within semiotics, the import of the term is entirely different, but much more specific : within the framework of the « general rhetoric » first suggested by Groupe μ (1970), rhetoric is conceived as a generalisation from the repertory of rhetorical figures developed from Antiquity onward, and later on (Groupe μ 1976, etc.) this idea is applied to pictures. Indeed, the most general procedure underlying all the rhetorical figures could best be described as *the production of meaning resulting from a divergence in relation to that which is expected.* In more familiar term, it is the deviation from the norm, which is, in the case of verbal language, that of grammar. Indeed, a classical view, attested from Aristotle and Quintilian to French 17th to 19th century taxonomists such as Dumarsais and Fontanier, conceives the nature of the rhetorical figures as being divergence : one sign where another is expected to appear. This means, however, that the rebirth of rhetoric within contemporary semiotics has largely been the return of one of its parts only, *elocutio,* itself reduced to the analysis of figures. Indeed, in the work of influential semioticians such as Roman Jakobson and Barthes, the figures themselves have been shortened to a binary couple: metaphor and metonymy.

The three sciences of communication : rhetoric, semiotics, hermeneutics

The « new rhetoric » represented by Groupe µ (as Ricœur 1975 : 177ff calls it), is thus not so new, in the sense of continuing comfortably within a tradition dominating Western thought since the times of Peter Ramus in the 16th century for which rhetoric is merely the way of giving artful expression to an already complete thought. It is new, however, in that it furnished us with the tools for analysing *how* such expression is bought about, going beyond the level of figures, and permitting a meaningful application to domains other than verbal language.

As a contrast, the *other* school to which the term « new rhetoric » is often attached, inaugurated by Chaïm Perelman and Lucie Olbrechts-Tyteca, which originated outside semiotics, has nothing new to say about the figures, but it *does* return the focus to the original heritage of rhetoric as a theory of argumentation and persuasion. Indeed, if, as Perelman (1977) claims, the purpose of rhetoric is the produce *adhesion* to the arguments proposed, then the scope of rhetoric will go far beyond that which is usually suggested by the term persuasion. Clearly, even pictures, and not only openly propagandistic pictures, aim at producing adhesion to the values of their producers. In this sense, as is often proposed nowadays (cf. Foss, Foss, & Trapp 2002), rhetoric is the general theory of communication. If so, however, rhetoric is not a part of semiotics, as Groupe µ would have it, but identical to it in its entirety. However, since semiotics and rhetoric (as well as hermeneutics, which constitutes a third perspective on communication) represent different historical traditions, they may still enrich each other. This is what we will suggest in the following.

We should thus start from the situation of communication. Even today all semiotic theory, just as many other human sciences, relies, more or less explicitly, on the communication model derived from the mathematical theory of information, which was designed to describe a few, by now rather old-fashioned, technological means of communication, telegraphy and radio, and in particular to devise remedies to the loss of information often occurring during transportation. Largely because of the influence of Jakobson (1960) and Eco (1976), this model has been used inside semiotics as a model of all communication, all signification, and of all kinds of semiosis.[3]

This practice has produced at least two symmetrical, equally negative, consequences : by reducing all kinds of semiosis to the mass media kind, in particular to that employed by radio and telegraphy, we become unable to understand the peculiarity of more direct forms of communication ; and by treating all semiosis as being on a par, we deprive ourselves of the means to understand the intricacies added to direct communication by means of different varieties of technological mediation. Taken together, this means that we dispose of no way of explaining the effects of the multiple mediations having accrued to the immediately given world of our experience in the last century. Beyond this, we may even discover a third, even more serious consequence : by projecting the communication model onto each and every form for conveying meaning, we lose sight of that which is really common to all kinds of semiosis.

The most well-known criticism, of course, is that the model relies on a spatial metaphor, i.e., it emphasises the analogy with communication in the sense of trains, cars, etc., construing all meaning as some kind of object travelling from one point in space to another. The identification of communication with transport is probably suggested by the spatial layout of the diagram itself, rather than by the media modelled (cf. Fig. 1.).

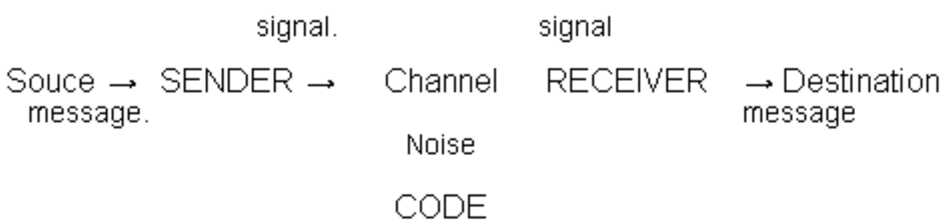


Fig.1 The communication model of information theory

Or it may have some even deeper source, as suggested by Reddy's (1979) well-known analysis of the « conduit metaphor ». Interestingly, the transport model of communication was criticised already in 1929 by Voločinov (1986), well before it was embodied in the mathematical theory of communication. Yet it continues to be the basis of almost everything that is written about communication.

Curiously, the *temporal metaphor* also embodied in the communication model has not come in for scrutiny : what is accomplished by the sender as well as by the receiver are acts in time, which are close but do not coincide. This is true of the telegraph, but not of everyday face-to-face interaction, nor of the messenger travelling during many years. It applies even more awkwardly to the case of media having to be recreated before being received, such as a piece of music or, in a different way, a movie. The temporal presupposition seems even more beside the point in the case of prehistoric frescoes having been painted once and for all at some forlorn location. Once again, the communication model obliterates precisely those changes that characterise the age of information : even pictures have now become temporal acts, as testified by the television image and the picture imported from some Web server.

Instead of a continuous process initiated by a subject and affecting another, communication really should be seen *as a double set of acts,* which may coincide spatially and/or temporally, but often do not, and which are initiated by at least two different subjects, the sender and the receiver, or, to choose more appropriate terms, the *creator* and the *concretiser*. Curiously, the case of the radio, and to some extent even the telegraph, should really have suggested this model : no matter how much a program is broadcast, no communication will take place until somebody puts his radio receiver on. Nowadays, when we have to start up our computer, connect to the Internet service provider, start the e-mail program and then fetch our mail on the server, we get an even more acute idea of the double initiative required for communication to take place.

According to the conception of the Prague school of semiotics (Cf. Fig. 2.), as it was notably developed by Mukařovský and Vodička, *norms,* which in part are purely aesthetic, and in part have an extra-aesthetic origin, determine the production of the *artefact* by its creator, both directly, as a *canon,* or set of rules, and in the form of a *repertory of exemplary works of art* which are offered for imitation.

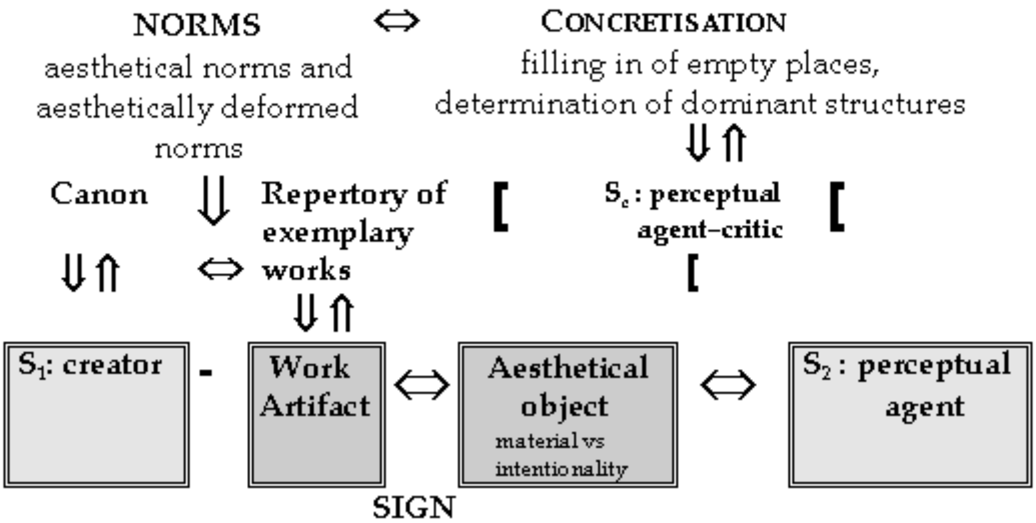


Fig. 2. The Prague school model

In order to become an *aesthetical object,* the artefact must be perceived by the art public, and this process of perception, termed *concretisation,* itself depends on the existence of norms, which are ideally more or less identical to those employed by the creator. More commonly, and more interestingly, the norms may have been modified and even exchanged for others since the artefact was created, in which case a new interpretation of the artefact will result. Concretisation involves the determination of the *dominants* appearing in the structure of the work of art, that is, the elements that are to receive emphasis and which will then organise the remaining elements of the structure according to their purpose ; it also allows the perceiver to fill in lacking details from his own experience.

In these terms, what the Prague model says it that the two subjects involved in a process of communication may initiate their acts in time using different sets of norms4. This is a way of saying that the meaning that is there for the receiver is not exactly the meaning that was there for the sender. In terms of the conduit metaphor, what goes in is *not* what comes out.

According to an idea, suggested by Jurij Lotman, the sender and receiver of any situation of communication start out with « codes » — or, as I would prefer to say, systems of interpretation —, which overlap only in part, struggling to homogenise the system of interpretation as the communication proceeds (cf. Fig. 3. and Sonesson 1995 ; 1997).

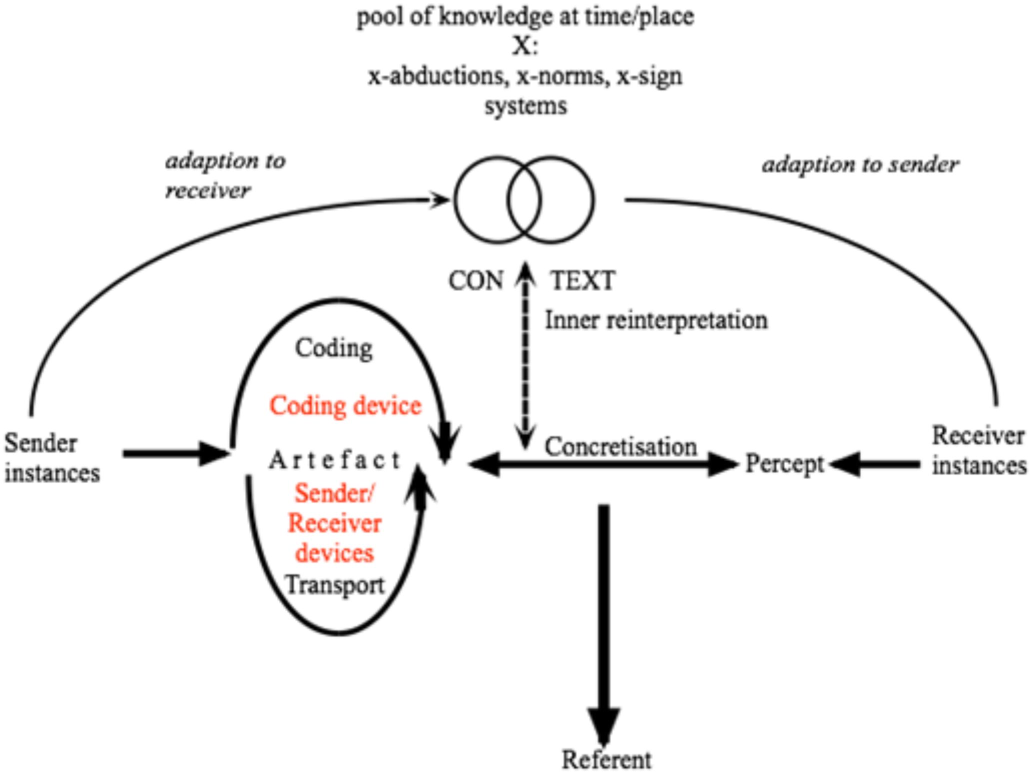


Fig. 3. General model of communication

We can extend this idea by referring to the conception elsewhere propounded by Lotman and his collaborators in the so-called Tartu school, according to which cultures may be sender-oriented and receiver-oriented, and by transferring these properties to situations of communication. The communicative act may then be said to be *sender-oriented,* to the extent that it is considered to be the task of the receiver to recover that part of the system of interpretation, which is not shared between the participants. It will be *receiver-oriented,* to the extent that the task of recovering knowledge not held in common is assigned to the sender. Art, as conceived in the 20th century, has been characteristically sender-oriented ; mass media, in the received sense of the term (which is not really applicable to all modern media), have been noticeably receiver-oriented.

With reference to this model, it is easy to see that rhetoric, semiotics and hermeneutics situate themselves at different points of the process of communication. They all take in the whole process, but from different perspectives. Rhetoric takes the point of view of the creator of the message: it asks how one it to express oneself in order to obtain adherence on the part of the receiver. Hermeneutics takes the point of view of the receiver: its question concerns how to understand the message of the other (and/or his work). Semiotics takes up a position in between, that is, within the phase going from the artefact to its concretisation : it asks what resources are available for making the process occur.

It is misleading, of course, to say that rhetoric is only involved with the creator : on the contrary, it concerns the relationship of the creator to the receiver, mediated, or not, by the resources at their disposal. The real question, then, is how the creator has to act in order to produce adhesion in the other or, alternatively, how he is to use the resources at his disposal in order to obtain that same adhesion. The hermeneutical question really involves what the receiver is to do in order to be able to understand the other (or the work of the other) or, alternatively, how he is to make use of the resources available to be able to understand the other (or his work). The semiotical question, finally, relates to the nature and kind of resources being available at the moment of communication or, alternatively, to the way in which the thoughts of the creator have been mediated by available resources to the receiver. The alternative versions of the rhetorical and hermeneutical questions are semiotically informed variants. The alternative version of the semiotical question is a rhetorically and hermeneutically informed variety. At the centre of semiotics, then, is the question *how* : in what way is meaning produced, conveyed, and collected.

From history to theory : Principles of Lifeworld rhetoric

As a historically attested enterprise, rhetoric is a complex build, which has been exploited for different purposes ever since Antiquity. First of all, there is the over-all purpose : the ability to persuade by means of discourse. If we generalise rhetoric at this level to semiotical domains other than language, understanding persuasive intent in the most narrow sense of the phrase, we end up with a rather uninteresting result : visual rhetoric simply involves the study of pictures used in publicity and propaganda. Since is has gained a reputation for being able to persuade people of the truth of any falsehood, rhetoric has often become synonymous with the abuse of language, and the manipulation of the audience. This, of course, is not a sense of the term that could yield any interesting results by being generalised.

In its original, classical form, rhetoric has four parts : *inventio, dispositio, elocutio*, and *actio* (cf. Barthes 1970 ; 197; Reboul 1984 : 20ff) 5. Already in Antiquity, the means developed within these specialities were made to serve purposes other than strict persuasion, as, most notably, aesthetic function and philosophical argument. We can here dispense with any further discussion of *actio*, since, in the case of pictures, as in that of written language, it cannot be divorced from *elocutio*, and has thus not given rise to any generalisation within more recent rhetorical theories6.

Inventio, of course, is the art of finding out what to talk about, but it also already involves a certain organisation of the material, taking into account both social and psychological aspects, such as what is taken for granted within society (the *topoi*) and the way to influence people (*ethos* and *pathos*). This is an aspect which so far have been more or less neglected in the attempt to create a visual rhetoric ; in the following, however, I will take at least the former aspect into account, to the extent that I will have recourse to the notion of the Lifeworld, also known as the ecological sphere.

Dispositio more specifically consists in putting discourse in order, and thus it has something to do with what we today would call the structure of the argument. One of the different « new rhetoric » developed in recent times, that of Charles Perelman, conceives of rhetoric as a theory of argumentation, but so far is has not been directly applied to pictures (except, in passing by Meyer 2005 ; et alia 1999). And yet it is of course important to establish whether pictures are capable of giving expression to an argumentative structure, which is something that has often been denied in theory, but everyday seems to be borne out in the present-day practice of the mass media. It is at least conceivable that, fundamentally, an argument can be carried out in an identical manner in pictures as in verbal language.

As for *elocutio*, which is the stylistic elaboration of the argument, it involves, most notably, rhetorical figures, such as metonymy mentioned by Barthes. There have been numerous attempts simply to apply the existing repertories of rhetorical figures to other domains, such as pictures, but the result has never been satisfactory. If not at the level of argumentation, then pictures are certainly entirely different from language at the level of « style », that is, more properly speaking, as far as the semiotic resources at their disposal are concerned. There is, to begin with, nothing similar to words and sentences in pictures. In fact, the differences are even more wide-ranging, as we shall see presently. The second tradition of « new rhetoric » thus has been the one initiated by Groupe μ, which attempts to go beyond the traditional figures, to discover a set of general operations responsible for the functioning of these figures in verbal language, which can then be seen to work in another way, given the kind of resources offered by other semiotic domains, such as pictures.

It is thus to the initiative of the Groupe μ that we own the first real transposition of the rhetorical model to the visual domain, in a version at first narrowly copied on verbal rhetoric, which then was completely reorganised by taking into account the specificity of visuality. This generalisation takes place on the level of *elocutio,* and, more precisely, in the domain of figures. That aspect of rhetoric, which is exploited in the theory, developed by Groupe μ is thus the capacity for producing meaning by creating expectations (itself based on pre-existent expectations) only to leave them unfulfilled.

The contribution of the Groupe μ is in my opinion of outmost importance, but it also happens to be problematic in several ways (Sonesson 1996a, b ; 1997). Later on, I will turn to some particular issues of contention, but at this point it is necessary to state what I believe are the basic problems, on which several of these issues hinge : first, a certain neglect (which is by no means total) of the structures of ordinary perception, which serve as the primary norm of visual rhetoric ; and, second (a question which will concern us in the next section), the neglect of the *dispositio* part of rhetoric. In verbal language, where the meaning is first created by means of a repertory of units and the rules ensuring their combinations, rhetoric meaning is secondary. This is not the case in visual or, more precisely, *pictorial,* semiosis, where the sign, as soon as it acquires a meaning which is different from that of its referent, already relies on rhetoric7. It is in the nature of the iconic sign to posit at the same time its own resemblance and dissimilitude with respect to its object: because of the first feature, the sign creates an expectation of identity that, by means of its second aspect, it necessarily disappoints. This is why a rhetoric which is reduced so what the Groupe μ (1992 :295) calls « the heterogeneous transformations » (when there are various styles of reproduction in the same picture) is necessarily a truncated rhetoric (Sonesson 1997 : 52).

To conceive rhetoric of visuality, is necessary, I contend, to start out from the Lifeworld, the *Lebenswelt* of Husserlean phenomenology, the first layer of reality that, for the subject of perception, is « taken for granted » (Sonesson 1994a, b, c, 1995a). In the Lifeworld, which is simply the real world, as experienced by human beings, there are certain regularities, or as Husserl says, certain « ways in which things tend to behave ». Taking his cue from Husserl, the psychologist James Gibson has maintained that it is the laws of this world, not that described by the natural sciences, which are upset by magic. This is true, in my view, also of the kind of semiotic magic known as rhetoric. In the Lifeworld, which A. J. Greimas described as « the natural world », and which Gibson calls « ecological physics », there are objects (or, as Gibson says, « substances ») which are relatively independent, while at the same time maintaining more or less strong relations of integration with regard to each other, going from simple coexistence to the relationship between the whole and its parts. In relation to the structures of the Lifeworld, there will therefore be a first rhetoric which consists in an overturn of the relations of integration, which is similar to magic such as Gibson conceives it. This is what I will later on call the *dimension of indexicality*.

But common sense also expects things which appear together to be sufficiently different to be told apart, without going to the opposite extreme of excluding each other. In this sense, there is rhetoric of too much resemblance as well as of too much difference. It will be termed the *dimension of iconicity*. A third rhetoric takes its starting point in the sign character of the picture. Our expectations are disappointed both by finding a too large part of reality in the picture, and by finding ever further levels of fiction within the pictorial content. Since it refers to the very sign character of the picture, this can be termed the *dimension of symbolicity*. Finally, pictures a such are have distinct uses in a given society and are, because of this very fact, ascribed to various categories, thus giving rise to a fourth rhetoric in the case of which our expectations, as regards the social categories pertaining to the pictures, are not fulfilled. Whereas the first three dimensions all concern the structure of perception, including, in the case of the third dimension, the picture itself as a perceptual object, the fourth dimension involves the categories of which picture signs are members: in this sense, it is a *dimension of socio-cultural categorisation*.

In my view, at least these four dimensions are needed in order to construct an adequate model of visual rhetoric. Even though only the first dimension directly corresponds to system proposed by Groupe μ, all four dimensions are the product of my work with the μ model : the remaining dimensions are meant to take care of such effects of meaning (found also in the examples proposed by Groupe μ) which cannot be explained within the first dimension. But the model also amounts to a thorough revision of the explications offered by Groupe μ for the first dimension. Also, while my rhetoric starts out in the world of perception, which, to some extent, at least in its general principles, is a universal of human experience, it also takes into account meanings, which are differently produced, in different socio-historical Lifeworlds. So, while the first zero-degree against which divergence is measured derives from the universal structures of perception, more complex, and ever changing, zero levels are all the time newly produced, differently in different societies and at different moments of history. One of the serious problems with the μ-model is precisely that such a socio-historical point of view is basically lacking8.

Consequently a problem arises: does this standard involve normativity or normality ? Initially, at a stage close to perception, normality no doubt prevails. We are in the Lifeworld, in the sense of an *Umwelt* common to all human beings. At a later stage, which is found especially in dimensions three to four, the rupture is defined, not so much with respect to expectations as such, as in relation to that which is wished for or prescribed. We then find ourselves within a particular sociocultural *Lebenswelt*. Actually, one passes from normality to normativity through several intermediate stages, as was already recognised by the Prague school (cf. Sonesson 1992a, c ; 1994b).

In spite of these differences, the revisions proposed all stem from a contention which I appear to share with the Groupe μ : the fundamental importance of basing rhetoric on what we know about the perceptual and the cognitive functioning of human beings. Following the example of the Groupe μ, I will abandon the traditional figures of verbal rhetoric, but I will retain the principle according to which the production of meaning originates in the transgression of norms. But this principle will, in my view, be better served by going back to the general operations which appear in the early work of the Groupe μ (1970) bearing on verbal rhetoric : beyond the two binary couples opposing presence to absence and disjunction to the conjunction, which the Groupe μ (1992) has employed in their recent publications, I will return to the general operations of addition, suppression, substitution, permutation, augmentation and diminution.

In fact, these operations are mentioned also in the book on visual rhetoric (Groupe μ 1992), as being part of general rhetoric, but later when specifically pictorial rhetoric is discussed, they are abandoned in favour of the cross-classification into absent and present terms, as well as disjunctions and conjunctions9. In my opinion, it is by means of this set of general concepts, when applied to the specific resources characterising pictorality, that it will be possible to develop a rhetoric which is closer to the perceptual experience of everyday life, nourished at the same time by recent contributions to the psychology of perception and cognitive psychology. This is what the following sections are designed to show.

Pictorial *disposition :* The argument from perception

Historically, semiotics and rhetoric are two specialities with a different disciplinary history, which have only recently encountered each other. However, while rhetorical and semiotic aspects of meaning are not simply identical, they do appear to be related. Rhetoric, it has been suggested, is the creative counterpart of semiotics10. Semiotic aspects are those general, more or less fixed, structures, which are available to us at any given moment as resources, which may be employed in the business of producing meaning. Rhetorical aspects, on the other hand, are such features as go beyond given structures, in order to create new meaning. To adapt an old distinction from Chomskyan linguistics, semiotics involves rule-following creativity, while rhetoric has to do with the kind of creativity that changes rules. Even so, rhetoric relies on semiotic aspects in a double sense : it only becomes meaningful in relation to what is expected, that is, to semiotical structures; and the fashion in which the result may deviate from that which is expected is itself part of the system. That is, rule-changing creativity itself is constrained by certain rules.

The problem with this view of rhetoric is of course that it is a generalization of *elocutio*. The kind of dialectic suggested by Groupe μ is real (and introduces a social perspective elsewhere absent in their work), and it is accounted for by the Prague school model. In order to avoid terminological confusion, however, we here prefer to relate semiotics and rhetoric as suggested above: together with hermeneutics, they are two differently directed perspectives on the same process of communication, centred on the creator, the means of communication, and the receiver, respectively.

However, the rhetorical tradition clearly imposes another task on us: if we are going to talk about a pictorial rhetoric, then there must be some means for pictures, if not to conduct an argument, then at least to make simple statements. And this seems to ruin our attempt from the beginning : many philosophers and semioticians, such as Wittgenstein, Peirce, Sol Worth, and Kjœrup, have explicitly denied the possibility of pictures affirming anything: more precisely, many of them have added, pictures may affirm something only if a verbal label is attached to them. In a sense, this is trivially true: if we define a statement as being a verbal construct, then, of course, pictures cannot state anything. Pictures, as pictures, are simply not made up of verbal constituents. However, if we define a statement simply as an operation, by means of which a particular property is said to pertain to (avoiding the more value-laden term «-be true of) a certain entity, then, of course, it may be possible for picture to make statements *in the way of pictures*. But even this may seem impossible, if pictures, as if often thought, simply reproduce the world of our experience.

If we are to believe many semioticians, from Lessing to Goodman, pictures are not only able to describe the whole of space, but they cannot avoid doing so: they can only show « fully determinate entities », that is, really as it is, in a single chunk. This is certainly not true : as I have shown, against Goodman, the « density » of pictures is only relative, and all kinds of abstraction are found in them (cf. Sonesson 1989a : 226ff and 324ff ; 1995a). This applies to the expression plane, in the case of more or less schematic pictures, but is also applies to the content plane of some pictures the expression plane of which is fully dense. Thus, for all practical purposes, many pictures are not signs of individuals, but of abstract roles in more or less generic situations.

The difficulty posed by narrativity in pictures, as Bayer (1975) reads Lessing, is that the picture is unable to abstract : Homer may show the gods drinking and discussing at the same time, but pictures are unable to convey all this information. To my mind, it is not the amount of information, which is crucial (the picture may easily carry more), but the possibility to organise it: verbal language is able to convey relative importance, newness, theme, etc., and the picture may possess corresponding mechanisms, which we do not know of. But the space of representation in the picture is, at the same time, the representation of the space of ordinary human perception, which hampers any kind of organisation by other systems. Some modifications to this principle was introduced by Cubism, Matisse, some forms of collages and synthetic pictures, and also by some visual systems of information, logotypes, Blissymbolics, traffic signs, etc.

In the following, I mean to suggest that some kinds of *thematic* devices exist also in pictures, permitting pictorial texts to acquire the force of statements, and thus to function rhetorically, as well as narratively. In an earlier discussion (Sonesson 1989a : 333ff), I felt compelled to conclude that, contrary to pictorial signs generally, pictorial metaphors, and thus perhaps all figures of visual rhetoric, are not necessarily *asymmetrical*. Put in another way, it is often impossible to decide which term is the « vehicle » and which is the « tenor ». Thus it is not clear whether Magritte, in « Le viol », is trying to tell us that female trunks resemble faces, or rather that faces are similar to trunks.

The direction of the comparison is often made clear by the accompanying verbal text, by the genre of the picture, or by the larger context. For instance, once we have identified the pictorial category « advertisement », we understand that the super-market chain B&W wants to tell us that their fruits are as valuable as a crown, not to inform us about crowns, which, in some curious way, resemble heaps of fruit. Indeed, one may wonder if we really need to identify the genre here: given our social value system, according to which a crown is assigned much more import than a bunch of fruits, it makes much more sense stating that fruits are like crowns, than the reverse. Applying Breton's or Bataille's doctrines to the same surrealist photographs, we will inevitable come up with different interpretations, but in both cases, that which is depicted is clearly meant to be subordinated to something else — as long as we remain inside the framework of surrealist discourse, allowing the linguistic sub-text to determine the pictorial one (cf. Marner 1996 : 17f ; 1999). In Magritte's « Le viol », an interpretation along Bataille's lines will certainly reduce the head to a trunk, rather than the reverse, but the result would probably be the same, only with an opposite evaluation, if we follow Breton's style.

In these cases, genre conventions, common sociocultural understandings, or explicit theoretical discourses permit us to discover which of the terms of the comparison is the most « prominent » one. But the question is whether there is also some mechanism *internal* to the pictorial sign, or at least independent of verbal texts and genre categories, which is able to decide the direction of the metaphorical relation. According to Groupe μ (1976 : 47), Julien Key's « chafetière » is normally thought to represent a cat disguised as a coffee pot, rather than the inverse, the reason being that the feline parts and features have been more completely reproduced. We know from the advertisement function of the picture that it is to the coffee pot, and thus to the coffee, that the feline properties are to be transferred. Is then the term most completely rendered in the picture the one, which is the vehicle of the metaphor, or is it instead the tenor, the internal mechanism having been overridden, in this instance, by the publicly acknowledged function of advertisement pictures ?

In any event, the case of the *metaphor in absentia* seems much clearer : it must be the absent term which was expected, e.g. the ice-pail, that is likened to the term present in its stead, i.e. the Coliseum, in the publicity for the aperitif Punto e Mes placed within the Roman building, complete with ice cubes and all. If, on analogy with this, that element that has to be abductively supplemented, even if only partially, is the tenor, then, in Key's poster, the coffee pot is the tenor, and the cat is the vehicle. However, the Coliseum picture could well turn out to be too simple for us to draw any more definitive conclusions : if the Coliseum had required any complementary object, which were to substitute for the bottle and the ice, as the latter requires an ice-pail, which substitutes for the Coliseum, the issue would have been much more complex, and this is obviously what happens, for instance, when a bird's head, in Max Ernst's print, « Les rencontres de deux sourires », appears in the place of human one, leaving out both the human head and the bird's body.

In a satirical picture, like Pasch's « Hen painting », showing hens with female faces, at the time recognisable as those of court ladies, we expect the « worst possible » reading to be the correct one, and we know the themes broached to be such things as human beings and human affairs, so there can be no doubt that Pasch's painting is about court ladies being similar to hens, rather than the reverse. But this is probably not so only because we recognise the court ladies ; rather, following Lifeworld principles, we reduce that which is less close at hand to that which is more familiar, and in the human world, as opposed to that of hens, human beings are *ipso facto* more directly relevant. In a similar vein, though of course much further away on the scale of familiarity, Raoul Ubac's fossil of the Eiffel tower certainly transfers fossility to that which is more familiar, the Eiffel tower, not Eiffel-tower-ness, what-ever that is, to fossils (cf. Marner 1996).

What we here discuss is often addressed in terms of subject and predicates, topic and comment, and so on. As Halliday (1967 : 201ff ; & Hasan 1976 : 325f) has observed, these terms tend to confuse at least two different distinctions, the *theme* and the *rheme,* and the *given* and the *new :* that which is the subject of discussion, as against that which we have to say about it; and that which is taken to be known beforehand, i.e. « recoverable » from some other source, as against that which is introduced as new information. Every unit of information must contain something new, whereas the given element is optional. These terms are not specifically linguistic : in language they are mapped into intonation groups, and the like, but in pictures they may well appear as something else.

It seems to me that facts, which are recoverable from the structure of the common Lifeworld, or from the norms present in some particular socio-cultural world, must be treated as givens. Consider the case of Max Ernst's bird-headed man: the theme here must be taken to be « human being » (although the scheme for human being is only partially fulfilled), whereas the rheme becomes something like « bird-likeness ». What is given (known and recoverable from the picture) is the human trunk, in relation to which the new information must be « head of bird ». Similarly, Ubac's photograph is clearly about the Eiffel tower, to which is attributes fossility (itself induced by some kind of iconic relationship to solarisation) ; however, the Eiffel tower's shape and general appearance seem to form part of the given, while only some difficult-to-describe plastic property (resulting from solarisation) could be considered to be new.

These considerations do leave us with a vocabulary for talking about information structure in pictures; they do no, however, answer definitely the question whether thematic relationships may sometimes be reversible in pictorial signs. More fundamentally, however, the suggestion here is that what appears as mere *elocutio*, in reality serves the function of *dispositio*, that is, of framing an argument, at least in the case of visual rhetoric. As Aristotle observed, and as Ricœur (1975) has insisted, the metaphor (understood as a stand-in for all figures), is a *cognitive* operation, involving both the discovery and the communication of relationships (notably similarity), which were not known to obtain beforehand. The figure does not simply decorate : it makes us see. In this sense, whether it is reversible or not, it is a *thematic* device.

We here, rather unexpectedly, rejoin an idea formulated by Perelman (1977) : that arguments may be based on, or serve to change, the structure of reality. To the extent that the structure of reality, as experienced by human being, is first of all given to (visual) perception, there is every reason to expect visual devices such a pictures, even more than language, to be able to accomplish such operations. Arguments based on the already established structure of reality are, according to Perelman, of two kinds: they may involve relations of succession or coexistence. When different parts of reality are joined together, Perelman observes, this fact may be used to have one part accepted on the basis of the other. What Perelman here expresses in terms of acceptance, is the same thing (at least to a point) that we have already described as what is expected on the basis of the normal conditions of the Lifeworld. The rhetorical figures of pictorality, as reinterpreted below, seem to involve the structures of coexistence11. The arguments, which, according to Perelman, change the structure of reality, involve either giving examples or offering illustrations. It is difficult to see, however, how these are basically different from the structure-preserving arguments. Both kinds really change reality as we interpret it.

This is why the rhetoric based on homogeneous transformations, which we are going to study in the following in only the most obvious case of visual rhetoric. As mentioned above, Groupe µ (1992 :295) only recognise what they call « heterogeneous transformations », the result of which is a picture showing at the same time various styles of reproduction. The typical case might be the Cubist collage. This is so because they compare the picture to itself, attending to the homogeneity of its expression plane. But we may also compare the picture with that of which it is a picture, that is, in Perelmanean terms, with the structure of reality. Since it is an iconic sign, the picture posits at the same time its own resemblance and dissimilitude with respect to its object : because of the first feature, the sign creates an expectation of identity that, by means of its second aspect, it necessarily disappoints. Unlike language, which is not primarily iconic, the picture is from the beginning a statement about a reality, which, by the same token, it transforms. Homogeneous transformations are already rhetorical, in the double sense of *elocutio* and *dispositio*: the resulting picture deviates from reality, and, by this means affirms the otherness of reality.

The µ model within the space of the hermeneutic circle : lucunae and repleteness

The rhetorical model of Groupe µ is no doubt, together with the work of Jean-Marie Floch, the single most important intellectual feat realised within visual semiotics. If this is granted, one may wonder why we cannot simply accept the model as it stands today. The present author has for a long time been one of the most faithful « fellow travellers » of the Groupe µ : at first I was very impressed by the early article on « visual metaphor » (Groupe µ 1976, etc.), yet deciding to reformulate their analysis of « the chafetière » (the cat which is also a coffee pot) in indexical terms derived from a phenomenology of perception (Sonesson 1989a ; 1990), but then I greeted the *Traité du signe visuel* (Groupe µ 1996a) as a contribution of the very first order to the semiotics of pictures (Sonesson 1996a), to the point of forgetting the foundations that I had formerly searched in indexicality. But I soon found reasons for doubts : to the dimension of the conjunctions and the disjunctions which are present or absent, I thought it was necessary to add a « generalised oxymorology », later to become my second dimension (cf. Sonesson 1996b), and even to substitute continuous axes for the discontinuous terms posited by structural analysis (Sonesson 1996c ; 1997a ; 2001a ; 2004b, 2008).

But these footnotes to the project envisaged by the Groupe µ really result from much deeper misgivings. As a start, the problem is that there are three (or at least two) different theories of rhetoric in the *Traité*, which are never properly connected. First of all, there are the comprehensive operations stemming from the early « general rhetoric » (Groupe µ 1970), such as addition, suppression, substitution, permutation, augmentation and diminution, which are never really applied to visual semiosis. Then there are a variety of transformations, which account for the difference between what we see in perceptual reality and within the picture sign. Finally, there is the structural cross-classification in terms of absence and presence, combined with conjunction and disjunction. Only the last one seems to be operational, but as soon as you try to use it, it breaks down. Instead, the operations of general rhetoric would need to be mapped directly onto the perceptual worlds by means of different kinds of transformations.

In order to discuss the failings of this model, we must start by clarifying what will here be understood by the term *model* : it is a grid defined by a method. From this point of view, a *method* can be defined as a set of procedures or operations applicable to a given phenomenon, the application of which transforms the latter into *objects to be studied*, with the objective to formulate generalisations about the *object of study*. In semiotics, the object of study is signification, of which the picture is one kind. The objects studied can be concrete significations, for examples pictures, but they may also be other phenomena, such as, for instance, intuitions. The model serves as mediation between the objects studied and the object of study.

In present-day semiotics, there are at least four different methods. First, there is *text analysis,* the object of which it to describe, in a exhaustive way and from a particular point of view which we give ourselves in the concrete case, a given picture, or a set of pictures, allowing us to extract from the analysis a model which can be applied to other pictures. This is the most common method, which appears, in the semiotics of pictures, in the work of Floch, Thürlemann, Saint-Martin, etc. In the case of *system analysis,* the researcher, guided by his intuition as a member of the human community, determines which terms go together, as well as the limits of the variation allowed within each term. We find this method in the work of the followers of Peirce but also, partially, in that of Eco. The *experimental method* has also been used in semiotics, especially in the study of pictures, notably in the work of Tardy, Lindekens, Krampen and Espe. In that case, we build an artificial «-text-» which must then be evaluated with regard to the system or else completed by a text contributed by the experimental subject.

In discussing elsewhere the methods of pictorial semiotics (cf. Sonesson 1992c), I have reserved a special part for *classificatory analysis,* represented especially by the Groupe µ : this method combines the character of a conceptual combinatory found in system analysis with the choice of a concrete example for every combination of properties, derived from an elementary text analysis. By constructing a sufficient number of combinatorial tables, one could in principle produce an exhaustive analysis of a single picture, that is a text analysis, but this really seems completely utopian, given the quantity of tables, which would have to be to constructed.

These four methods may be seen as different interventions within the hermeneutic circle which goes from the system to the text and back again, from the general principles to the single occurrences and vice versa. Groupe μ entirely rejects what I have here called text analysis, e.g. the exhaustive study of a single work : indeed, they maintain that this analysis proves nothing and that it gets lost in particularities. However, I think text analysis possesses a distinct heuristic value, simply because it demands the exhaustiveness of texts ; that is, it requires the analytical procedures to tell us everything there is to say about the studied objects. For this reason, it serves as a test for the results produced by other methods. Classificatory analysis, as well as system analysis, only demand the exhaustiveness of the system, that is, they require all the possibilities contained in the combinatory to be exhausted.

For this very reason, a particular model derived from this kind of analysis can be criticised if it is intrinsically incapable of exhausting the system. This can be the case, for example, if intermediate cases can be observed in-between the categories defined by the descriptive terms (in this case, between absence and presence, disjunction and conjunction) ; if interesting differences (according to the intuition of the users) can be observed between objects corresponding to the same descriptive predicates, or if there are cases which enter nowhere within the system of oppositions postulated. In other words, either the system has gaps, or the compartments of the system are made to contain things which are too different from each other, or, finally, relevant objects remain outside of the system. When formulating this last kind of criticism, it is obviously necessary to take into account the domain studied by the model, which, in the visual semiotics of Jean-Marie Floch or Fernande Saint-Martin, corresponds to all pictures, but in that of the Groupe μ, only to those pictures which are felt to derive their meaning from a deviation to the norm12.

The visual rhetoric of the Groupe μ (1992) constitutes an essentially structuralist analysis, in the best sense of the term : a system resulting from the cross-classification of binary terms. Fundamentally, it is a cross-classification distinguishing conjoined figures from disjoined figures and separating each of them into figures in praesentia and figures in absentia. According to this conception, a figure is conjoined in absentia (a trope) if both units implied occupy the same place in the statement, the one replacing totally the other one. It is conjoined in praesentia (an interpenetration) as far as the units appear at the same place, involving only a partial replacement of the one by the other. There will be a figure, which is disjoined in praesentia (a coupling) if the two entities occupy different places in the statement, without any replacement taking place. Finally, the figure will be disjoined in absentia (a projected trope) when only one unity is present, while the other remains outside of the statement13.

While one must admire the elegance of this analysis, I believe that the symmetry on which it is based is illusory and not very enlightening in the end (Sonesson 1996a, b). As I noted above, the μ model, just as any other, can be questioned in several ways : because the descriptive terms are not adequate to put the analysed objects into opposition ; because certain objects, that is, in this case, the pictures, which, at a pre-theoretical level, seem to be different in interesting ways, are not distinguished by the model ; or because there are other objects, in this case other pictures, which do not enter naturally into any of the categories supplied by the model.

Here I am going to retain two critical observations which will allow us to develop a more comprehensive model : first, the descriptive predicates appear to explain nothing, because they can only be understood on the basis of the examples, simply because the world of perception abounds in every kind of cases intermediate between the conjunctions and the disjunctions ; and, in the second place, the distinction between present elements and absent elements is analytically inert, because, except in some marginal cases, any rhetorical operation supposes at the same moment an absence and a presence.

Extracts from the μ-tological bestiary : from Captain Haddock to the cat-coffee pot and back again

Let us pick the twin cases of Captain Haddock, which is described as a conjoined figure in absentia, and the « chafetière », which is supposed to be a disjoined figure in praesentia. Indeed, one may wonder if it had not been better to say that both figures are in praesentia, the first one, that is the picture of Captain Haddock, being disjoined, because one of its parts is separated from the whole, while the « chafetière » is conjoined, because, in that case, two objects are merged. In fact, this terminology is also deceptive, because we could just as well turn it around: the picture of Captain Haddock is conjoined, because it involves a part attached to a totality, while the « chafetière » is disjoined, because it associates two separate objects. When presenting these examples to my students, I have invariably found that the classification is experienced as being mysterious and even arbitrary, and even when, in the end, the students manage to understand it, this happens because the examples serve to clarify the terms, whereas it is of course the model which is supposed to make sense of the examples rather than the reverse. This difficulty of comprehension is not fortuitous : in fact, on one hand, each absence supposes a presence, and vice versa, and on the other hand, there are a multiplicity of intermediate cases between conjunction and disjunction.

Instead of seeing the bottles as replacements for the pupils in the eyes of Captain Haddock, we could conceive the whole as an interpenetration of bottles and Captain Haddock, exactly as la chafetière is presented as an interpenetration of the cat and the coffee-pot. No doubt, we first identify the scheme, globally, as a person (and, more particularly, as Captain Haddock), and we then discover that the part of body where we expect to see the central part of eyes, the pupils, is occupied by other objects, the bottles ; whereas, in the case of the « chafetière », already the global information about the identity of the phenomenon is contradictory. However, this difference seems to have nothing to do with a part of the figure being present or absent.

In fact, in both cases, some elements, which we had expected to be present, are absent (the pupils of Captain Haddock as well as some parts of the cat and the coffee-pot), while at the same time certain elements, which we had expected to be absent, are present (the bottles and some different parts of the cat and the coffee-pot). This appears to be the most common case in rhetoric: actually, it is rather difficult to find examples where there is only an absence or a presence, which goes contrary to our expectations. On the other hand, in both cases, there are elements which are separated in the Lifeworld which go together in the picture (the bottle and the eyes excepting the pupils, as well as the cat and the coffee-pot) and some elements which are conjoint in the Lifeworld which are presented as separated in the picture (the pupils and the other parts of the eyes, as well as some elements of the cat and the coffee-pot).

When rephrasing this analysis in the terms of a more or less great difference with regard to expected integration, I have substituted for the binary couples a continuous scale of more or less indexicality : instead of the oppositions, there are dimensions which are continuous, at least to a certain degree (cf. Sonesson 1997a, 2001b, to seem b). In fact, as is already suggested by the terms of contiguity and factorality, the perception of indexicality is not purely quantitative, but also supposes qualitative jumps. In order to account for both the systematic character of the perceptual structures, and the intrinsic motivation of indexicality, it is necessary to have recourse to mereology, the science of the whole and its parts, once conceived by Husserl, but nowadays taken up by cognitive science.

In the following, we are going to study two aspects (by no means exhaustive) of the problem set by the μ model, the first of which concerns the arrangement of the Lifeworld which serves as a basis for the operations producing rhetorical modifications, whereas the second one involves the organisation of the rhetorical sign itself. In the first case, I am concerned to find a substitute for the conjunctions and disjunctions of the μ model. In the second case, on the other hand, I will attempt to discover a means of modulating the range of absences and presences.

The construction of the Lifeworld in perception and society

All signification has its origin in perception. This was long ago recognised by philosophical phenomenology and has since then been amply illustrated by psychology and cognitive science. As soon as we try to go beyond the linguistic model in semiotics, as I claimed in an already ancient book (Sonesson 1989), we are obliged to take perception into account.

Already in the 1940ties, the Prague school observed that the sign, before being the anything else, was an object of perception. According to Mukařovský (1974), any work of art is an artefact, which acquires a real life only when it is perceived by somebody, who thereby transforms it into a « concretisation », filling in its « empty and indefinite places » by means of his own experience. However, for Mukařovský, these experiences are of a social order : they have been formed in the society in which the perceiving subject lives. Thus every act of perception is overdetermined by *norms, canons,* and repertories of *exemplary works*.

This model rests on a number of more general principles derived from the phenomenology of Husserl, notably those which concern the regularities characterising the « Lifeworld », which is this first layer of reality which, for the subject of the perception, « is taken for granted » and which is directly given in perception. According to one of these principles, any object appears in perception in a given perspective, through some of its parts, and conceived in a particular way, while being always perceived as such. This explains the presence of empty and indefinite places in the work of art, as well as in any other sign (cf. Sonesson 1989a, I.2. and 1992a, 1994a, b ; 1996a).

In fact, the importance of the Lifeworld for a perceptual description of the picture, as well as of other semiotic objects, goes well beyond the elements absorbed by the Prague school. The idea of a Lifeworld, understood as a layer of meanings taken for granted, the reality of which is never questioned, was developed by other phenomenologists, notably by Alfred Schütz (1932 ; 1967), in the case of the sociality, and by Aron Gurwitsch (1957; 1974), in the case of perception. We also find a similar conception in the theory of Peirce, who defines « abduction » as a conclusion based on a regularity, which has not been shown to be true but which is nevertheless generally accepted (cf. Sonesson 1989a, I.2 and III.3.); as well as in the notion of « perceptive mass » defined by the Russian Formalist Yakubinskij and taken up by Vygotsky and Bakhtin (cf. Wertsch 1985:84ff).

The science of the Lifeworld was more rediscovered recently, by Greimas (1970:49ff) who describes it as a « semiotics of the natural world », in the sense in which we speak about a semiotics of natural languages, that is, linguistics. In both cases, the naturality in question stems from the feeling of the subject using it. Similar ideas are expressed in another terminology within the domain of « naïve physics » described in the cognitive sciences (cf. Smith 1995a ; & Casati 1994). The basic principles of the Lifeworld were summarised and amplified by the psychologist James Gibson (1978 ; 1980), who talks about « ecological physics », which is at the foundation of that ecological psychology which he created, in order to describe the conditions of possibility of the kind of perception available to a real subject in the everyday environment.

Just as Husserl, Gibson emphasis the peculiarities of perception in the real world, in contradistinction to such perceptions as may be produced artificially in a laboratory. According to his instructive formula, it is the principles of « ecological physics », not those physics as a natural science, which are overruled by magic — and, I would add, by visual rhetoric. As everything which is « taken for granted », these laws become obvious only when they are broken, which is also the case in rhetoric, in proxemics, and in the semiotics of culture (cf. Sonesson 1994b ; 1996a ; 1999a, 2000b, c). Some of the « laws » of « ecological physics » are identical to the regularities of the Lifeworld, as described by Husserl. As Manar Hammad (1989 : 31f) rightly points out, many regularities end up becoming rules. Indeed, as was recognised by the Russian Formalists even before the Prague school, once established the norm will not remain in place for ever, but even while it is upheld, it mostly serves as the background against which transgressions take place. It was precisely by applying this observations to the history of art that I was able to describe Modernism in visual art as a rhetorical device which is all the time repeating itself (cf. Sonesson 1993b ; 1998d).

If all concretisations are social, as Mukařovský claims, they have been formed by the specific circumstances in which the individual lives, but also, beyond the peculiarities of his society and the experiences of the individual in question, by the generic structures of sociality. As I have demonstrated elsewhere (cf. Sonesson 1989a, I.2.2.), this social overdetermination is not only valid at the level of the sign, but even at the level of significations which precede the constitution of the sign: the die is not perceived as such less immediately than the cube which make up its basic shape. Contrary to Greimas, who would like to see « the natural world » as a semiotic system just as any other, it is no doubt necessary to admit, with Gibson as well as Husserl, that the Lifeworld constitutes a fundamental layer of meaning on which all other possible systems of meaning are based. But this does not prevent this elementary layer from being already socially and/or culturally overdetermined: to make up, in Gurwitsch's term, a particular *sociocultural* variety of the Lifeworld.

From this point of view, the sign appears as a particular modification of perceptive intentionality. Going beyond what is simply taken for granted by Peirce as well as by Saussure and Hjelmslev, Husserl (1939 : 174f) defines the sign as a complex unity which consists of an entity which is *directly* perceived although it does not constitute the *theme*, corresponding to the *expression*, and another entity which is *thematic*, while being given in a *indirect* way, corresponding to the *content* (cf. Schütz 1967 : 294ff and 1980 : 99ff). The idea according to which a sign of a particular kind, the picture, is a case of indirect perception, was taken up more recently in the psychology of perception, by Gibson (1980 ; 1982 ; cf. Sonesson 1989a, III.3 ; 1992b, c). It is at this level that the question regarding absences and presences has to be posed : an object is absent when it is perceived in an indirect way (at second degree or more) while remaining thematic, whereas the object present is less thematic but more direct.

However, within the Lifeworld, the basic element is not the sign, nor its features. It is, in Gibson's terms, the « independent, detached object ». And we have to start out from such an « independent object », in order to find a replacement for the disjunctions and the conjunctions of the µ model.

The « independent object » within the structure of the Lifeworld

To conceive a specifically visual rhetoric, it is thus necessary take our point of departure in the Lifeworld, in the sense of a primary layer of reality which, for the subject of the perception, « is taken for granted ». In this world, there are objects (or, as Gibson says, « substances »), which are more or less independent, but which at the same time maintain more or less strong relations of integration, going from simple coexistence to the relation between the whole and its parts – in other words, from *contiguity* to *factorality*. As I noted above, the first dimension of rhetoric therefore must consist in breaking up these connections, which is similar to magic as conceived by Gibson. From the point of view of Lifeworld experience, we expect the picture to show us the « independent objects » encountered by perception, neither dissolved into more large-scale entities, nor divided into smaller objects. If the degree of integration of Lifeworld things is modified, there is a transgression of norms and thus rhetoric.

Already in an early book, mainly concerned to refute an erroneous idea of iconicity (Sonesson 1989a), I analysed certain phenomena, rather similar, and sometimes identical, to those which Groupe µ calls figures of visual rhetoric. In order to accomplish these analyses, I took my point of departure in the notion of indexicality, understood as something vaster that the sign carrying this name, namely the connections of contiguity and factorality (the relations of the parts to the whole) which characterise perceived significations. Later analyses inspired me to separate the notions iconicity and indexicality from the concept of sign (cf. Sonesson 1994a, 1995b, 1997b, 1998a, b, 1999b, 2000a, 2001a, c, d). Indeed, from a Peircean point of view, indexicality is simply the property, which transforms something, which is already a sign into an index. However, by a slight adjustment of emphasis, which has at least some justification in the work of Peirce, indexicality could be conceived as a property which, when it is added to the sign function, creates an index, but which, besides, can have other parts to play in the constitution of meaning (Cf. Sonesson 1995b ; 1998a).

If we consider indexicality or iconicity independently of the sign relation, they can be considered as the « grounds » which, according to Peirce, make up the particular point of view from which is conceived the relation between the various parts of the sign. In this sense, the « ground » is equivalent to relevance, in the sense of structuralist semiotics, that which makes the difference between « form » and « substance » – or, to express it in Peircean terms, the abstraction, which, in the case of iconicity, amounts to something like « the blackness of two black things » and, by analogy, in the case of indexicality, the « existential » or « spatial relation » between two things that exist together in space (cf. Peirce 1.558 ; 1.196 ; 2.305 ; 3.361 ; 8.335).

Numerous examples offered by Peirce seem to be in agreement with the conception of Jakobson (1979), according to which indexicality is based on « real contiguity » which can be identified with the syntagmatic axis of language, as well as with the rhetorical figure known as metonymy. For Jakobson, however, metonymy involves not only the relation of contiguity of traditional rhetoric, but also that of the part to the whole, known in rhetoric as a synecdoche. What gets lost here is no doubt the distinction between the « independent object » and its parts. This distinction can be restored within the category of indexicality (cf. Nöth 1975 : 20f), and may be described more generally in terms of contiguity, on one hand, and factorality, on the other one (cf. Sonesson 1989a :40ff ; 1998a).

Proximity or neighbourhood is a basic factor in perception according to Gestalt psychology, and it is also one of the relations included in the topological perception of space. The relation of the part to the whole is fundamental for Gestalt relations as such. Indexicalities which are not as yet signs consist in relations between objects which are not situated at different levels of accessibility or thematisation, or which are not clearly differentiated from each other. In such cases, we can speak about contexts or couplings (in the sense of Husserl). Any experience involving two elements connected by proximity, conceived as a basic perceptual fact, can be considered as a real perceptual context implying contiguity. A real perceptual context implying factorality is any experience of something as being a part of a totality, or as being a totality having parts (cf.

Sonesson 1989a, I.2.5).

According to Peirce, the rolling gait of a man is an index for the property of being a sailor: but to be a sailor is a social role, not a singular fact. More exactly, this particular way of walking is a part of a social *habitus* defining a role, which is a part of a totality (a factorality). But if the relation of a property to the totality of which it is a part is indexical, then it is reasonable to think that indexicality will also explain the relation between an object and a class of which it is member. Such examples are apparently not among those mentioned by Peirce, but they have often been quoted by later semioticians: thus, for example, if a pretzel is an index of a bakery, this is so because it is a member of the class of products sold in the bakery. A class is certainly not a singular object, but it can be considered to be a collection of objects. Often, however, such a class is itself determined by abstract properties. The sample which shown to us by a dressmaker, for example, is the sign of a class of tissues having the same quality of texture and the same pattern, but not the same shape or size. Certain samples, for instance colour samples, can even be indices of the abstract properties themselves (Sonesson 1989a :43ff, 137ff ; 1989b : 60f ; 1998b).

Mereology, which is the science of the whole and its parts, is inspired by Edmund Husserl's early works, notably by the third study contained in the second book of *Logische Untersuchungen* (Husserl 1913, 225-293).14 It owes its name, however, to the logician Lesniewski who gave it its logical formulation (cf. Smith on 1994 ; 1995 ; Stjernfelt 2000). I shall here not follow the lead of either Lesniewski or Smith in their efforts to set up axioms necessary for a complete mereological theory, which can be opposed to set theory. Nevertheless, mereology interests me exactly because, contrary to set theory (used by the Groupe μ, especially in their first works), it corresponds to « popular ontology », that is, to semiotic ecology: we experience the world rather in the terms of parts and totalities, than in terms of sets.

Moreover, I shall retain here the first lesson of Husserl's study, which consists in putting the emphasis, not on the way the whole results from the addition of its various fragments, or, in a parallel fashion, the way in which the part is derived from the division of the totality; but rather, on the relations of mutual or one-sided dependence (among which are to be found the counterpart and the autonomous object) which exist between the parts and the totality which they establish together. In this sense, the mereological model is not equivalent, in the linguistic domain, to a constituent structure grammar, of the kind envisaged by Chomsky, but to a grammar of dependence, such as is conceived by Tesnière, or a categorical grammar, in the sense of Montague (which moreover is inspired, through several intermediaries, by Husserl's study ; Cf. Sonesson 1989a III.5.1). Without reference to Husserl, however, Hjelmslev bases his glossematics on the same minimal system of dependencies between the whole and its parts.

The task of the mereology will not only be to account for the relations between the whole and its parts, but also to explain the difference between various kinds of totalities. Husserl opposes configurations to aggregates, and we find attempts of the same kind, but sometimes more developed, in the work of various representative of *Ganzheitspsychologie* (cf. Sonesson 1989a, I.3.4). Peirce even wrote a very long but rather disorganised list of various kinds of totalities (quoted in Stjernfelt 2000). Even if these different kinds of totality remain to define, it is not too difficult to find illustrations, as we are going to see in the following. Nevertheless, it is rather within current cognitive psychology that we have to go searching for the rudiments of a functional mereology.

The hierarchy of wholes within the Lifeworld

It is doubtless in terms of dependence that we have to define the « independent object », to which Gibson attributes a fundamental role within ecological space . The independent object, in this sense, is a whole – even if there are doubtless relative totalities which form part of an independent object (for example, the face as a totality, itself forming part of a superior totality called a « head » in « Le viol » by Magritte), as well as larger totalities which contain several independent objects (for example, the set constituted by the ice cubes, the bottle of aperitif and the ice pail – of which the last one is missing in the Coliseum picture).

To begin with, the independent object is that which makes the difference between contiguity and factorality. But the examples which I have just mentioned show clearly that this difference is not as absolute as one would think. The independent object is first of all a qualitative notion. It should be remembered that for Groupe μ (1970 : 106ff ; 1977, 48ff, 70ff, etc.), ancient style, the metaphor as well as the metonymy are the result of two combined synecdoches, which go from generality to particularity, or vice versa. According to one of their examples, using « Caesar » to mean « De Bello Gallico » consists in realising a generalising synecdoche (from « Caesar » to « Caesar's life ») followed by a particularising synecdoche (from « Caesar's life » to the book « De Bello Gallico »). Now, as I have pointed out before (Sonesson 1989a : 48), it is not possible to go from just any part of the set « Caesar's life » to any other part. The term « toga » in the sense of « Brutus' dagger » fails to form any functional figure. The « set » must possess an organisation. The Groupe μ (1970 : 100) recognises this in passing, by observing, within brackets, that « the nauticity of the boat is situated in the rudder, but not in the cabin » (cf. Sonesson 1989a : 44). And what is true about a constructed object such as « Caesar's life », also applies to the objects of the perception – such as the boat. They do not form sets, but structured wholes.

Let us begin by presupposing an ontology of common sense, which consists in opposing things (or objects) to events. In fact, it can sometimes be more convenient to speak about spatial objects and temporal objects, respectively (while always allowing the term « objects », without qualification, to serve as the equivalent of spatial objects). This is thus what I would take to be the basic opposition within semiotic ecology: objects, which are (in an essential way) in space, and objects, which are (in a essential way) in time. As for the properties of things (and events, which I shall not discuss any further here), I think that it would be better to derive them in a mereological fashion, that is, as parts of the whole, which constitutes the object. As I have pointed out elsewhere (Sonesson 1989a ; 2001c), there are three main ways of dividing up an object: into its *proper parts,* in the narrow sense of the term (« the head », « the right leg », etc., in the case of a human body), into its *properties* (« male », « female », « adult », etc.), and into the *perspectives* from which it may be perceived.

In order to approach the notion of an independent object in the space, some assistance may be gathered from cognitive psychology. In my critique of structuralism (Sonesson 1989a), I made a wide-ranging use of the concept of prototype formulated by Eleanor Rosch, in order to prove that the world, at least as we perceive it, is organised in itself, and is thus only susceptible of being rearranged at a secondary, and thus « rhetoric », level. However, as I then observed (Sonesson 1989a, I.3.2 and III.5.1), Rosch studies only what I have called the *intensional hierarchies*, leaving aside the *extensional hierarchies,* which are exactly those which concern us in the current context. In other words, she studies the hierarchies of the kind « man – mammal – vertebra », while neglecting those of the kind « man – arm – hand ». In fact, Rosch and alia (1976) make no distinction between these two types of hierarchies, but in a note (p. 388), they point out that they have eliminated from their studies all the categories containing a relation of part to the whole. But they never justify this decision.

In agreement with a distinction of traditional logic, I thus separate the extensional hierarchies, in which each further subcategory occupy smaller and smaller space, and the intensional hierarchies, in which the extension remains constant. It is true that all the levels and all the elements in the first type of hierarchy, unlike those in the second type, « have a concrete existence » (p. 345). In fact, when we descend to the lower level of the hierarchy, the extension occupied by the elements becomes ever smaller in the first hierarchy, but there is no change in the second type. For example, a witch, an old woman, a woman, and a human being occupy space to an equal degree, but within the body scheme of the human being, every level of the hierarchy corresponds to a smaller part of space. According to a classic example, the same event can be described as the act of folding the finger, squeezing a piece of metal, releasing a spring, releasing the cock, firing a gun, firing a pistol shot, shooting at a man, killing a man, committing a murder, and saving four lives. This suggests that the same event (or, in other cases, the same object), while continuing to be thematic, can be redescribed at different intensional levels, with regard to an ever wider context into which it is integrated.

Thus, when descending the intensional scale, one always has to take a wider extension into account, exactly as when one goes up the extensional hierarchy, but the subject of the category, that which must be characterised, remains all the time the same. When a girl is painted in the wider context containing a sword, a charger with the head of a beheaded man, and a maid, she can be redescribed at another intensional level as being « Judith » ; but if the same girl is presented in the context of a charger with a head of a beheaded man and, furthermore, an old couple which can be identified as being her parents, she would correctly be redescribed as « Salomé ».

One may thus wonder if there is a basic level also in the extensional hierarchy, as Rosch has demonstrated in the case of the intensional hierarchy. Intuitively, it seems much more evident that there must be a privileged level in an extensional hierarchy than in the intensional equivalent : the body seems to have priority in relation to the arms as well as in relation to the couple and the group of people. However, the characteristics of the privileged level are perhaps different in the case of the extensional hierarchy: the super-ordinate categories may have fewer attributes in common (for example, « the group ») than the basic level categories (for example, « the body »). Whereas the subordinate categories (for example, « the arm ») seem to possess many attributes which we do not find at the basic level, averaged shapes as well as figures hidden in visual noise may be more easily identified at the basic level than at superior levels.

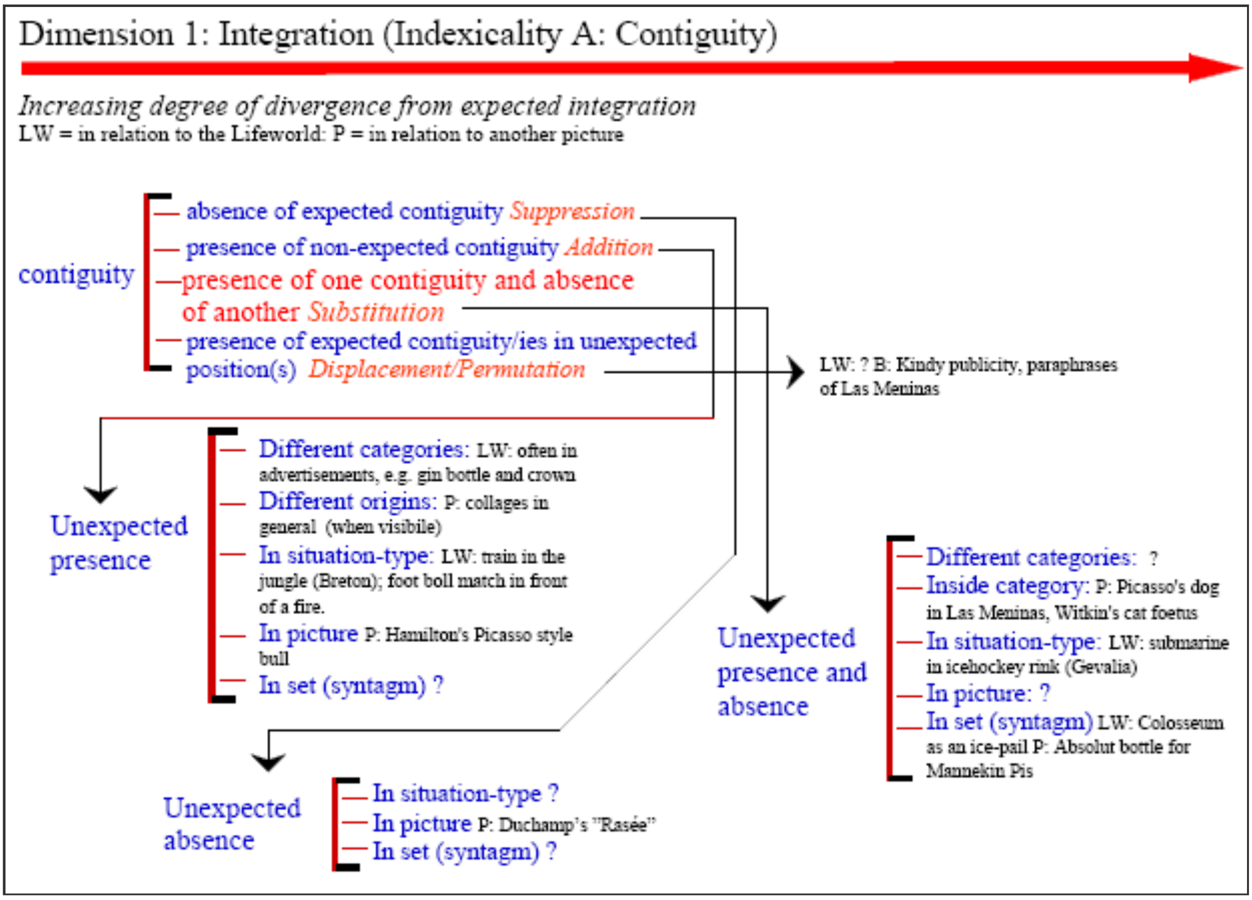
It could be interesting to repeat some of Rosch's experiments in the case of the extensional hierarchies. It seems likely that also in this case the objects of basic level are more quickly classified into categories than the objects at any other level. But it is possible that completely different criteria must also be employed to determine the basic level of an extensional hierarchy : *Gestalt* factors such as common fate in the course of movement, perfect closure, etc. It is a variant of this first criterion that we find in Gibson's conception. Here we shall suppose that an extensional basic level can be found. This basic level then would correspond to « substances » or to « independent objects » according to Gibson.

Already in Husserl's work, we find a distinction between the totality and the aggregate. But it is doubtless necessary to posit several intermediate categories : let us suppose that two objects perceived together do not even form an aggregate. It is necessary to distinguish the case of the flock (Fig. 4 : Absolut Venice), the case of the Coliseum taking the place of the ice pail within a set of objects usually going together, and the case of the street lamp which, together with some pieces of linen, forms a totality only because they are presented in a photograph from a certain point of view (Fig. 5. Absolut Naples). This no doubt has something to do with different degrees of dependence, but the minimal system set up by both Husserl and Hjelmslev, which only distinguishes between the one-sided and the bilateral dependence, as well as the absence of dependence, will probably not be sufficient for our purpose. We have separate the environment (the context) which can still without ambiguity be identified with contiguity, from sets of objects often going together such as the ice pail with its ice cubes and its bottle, the accidental constellation as the street lamp and the linen, and totalities which at a superior level form new totalities as in the swarm.

The whole and its parts — from different points of view

Let us now return to the examples considered above, such as the cat-coffee-pot, Captain Haddock, « Le viol » and « Le promenade d'Euclide » by Magritte, « The wave » by Hokusai, and « La Bételgeuse » by Vasarely, to which I will add, among others, a few digital works by Inez von Lansweerde, « L.H.O.O.Q » and « *Rasée* » by Duchamp, and a whole series of advertising pictures for « Absolut Vodka ». Since no exhaustive description of this field of objects can be made at this point, I am going to work in the same way as the Groupe μ, creating compartments inspired by my previous considerations, which I will then try to fill in.

Let us begin with the case of *contiguity,* where, in spite of what was said above, presence and absence do not seem to go inevitably together (Cf. Fig. 8).



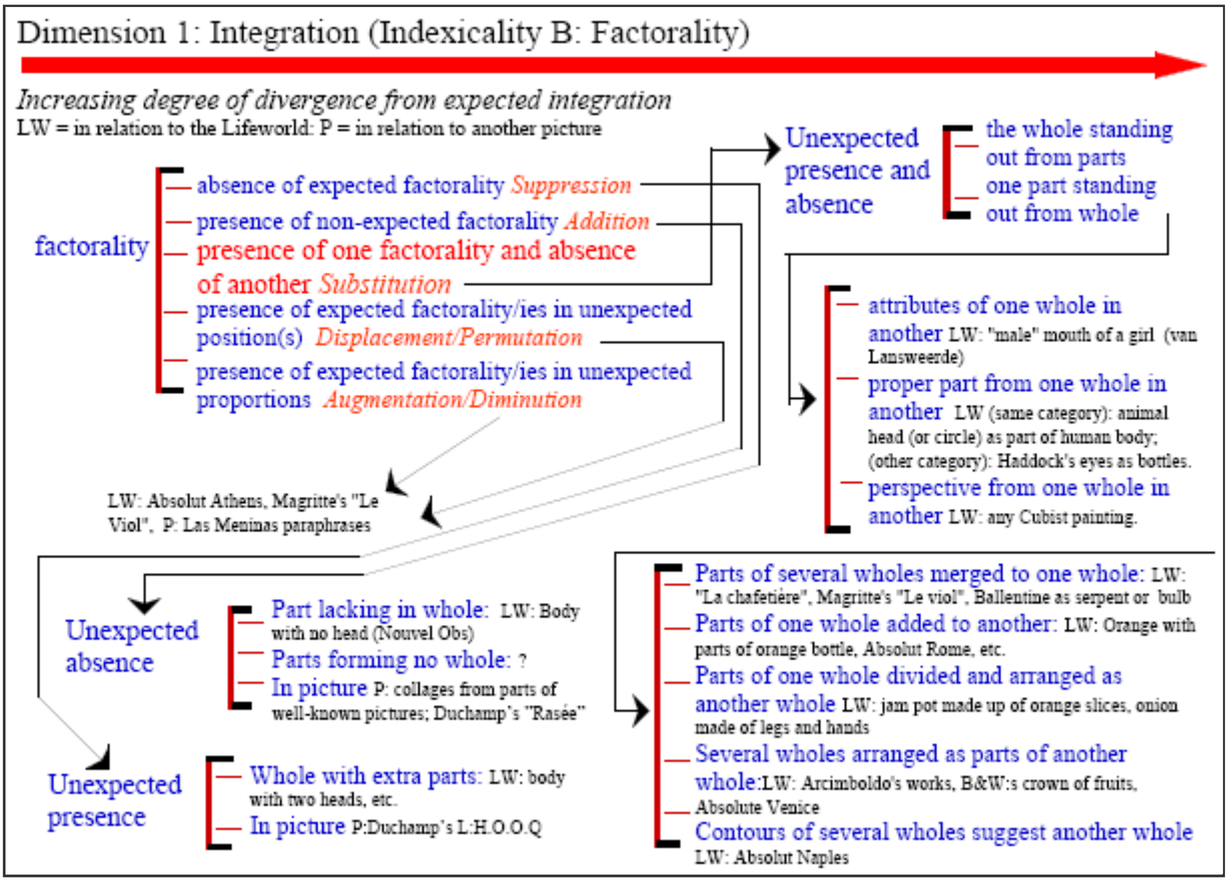
I have not been able to find any examples of an absence of an expected contiguity, that is, a *suppression,* which does not also suppose the presence of something unexpected, but the opposite case is very common, notably in advertisements. Indeed, the presence of an unexpected contiguity, that is, an *addition,* is realised by cases such trivial cases as a crown placed next to a bottle of gin of a particular brand, or the classic naked girl in a car. Even in the case of contiguity, nevertheless, we find more often the presence of an unexpected contiguity, combined with the absence of an expected contiguity, in other words, a *substitution.*

Several subdivisions involving the mereological character of the depiction are possible here: an object belonging to a particular category can be exchanged for another object of the same category, as for example the dog in « Las Meninas » by Picasso in relation to the dog of Velázquez. It is also possible to substitute an object for an environment, or vice versa, but so far I have not been able to find any examples. On the other hand, we can easily find cases of an object appearing in an environment, which is not, its own: for example, a submarine in an ice rink, which was present in an advertisement for the coffee brand « Gevalia ». Actually, this is really a borderline case: it is indeed difficult to say what is lacking at the place of the submarine, if we take the environment to remain constant. A skater perhaps, or some vehicle which moves on ice. The submarine is here thus the substitute for a rather vague class of things lacking at their place.

Another case can be observed, which is at the limit, this time, of factorality : the series or the set of objects in which one may observe the absence of an object of the set, concurrently with the presence of an object not forming part the same set. The best example which I have been able to find is an advertisement showing the Coliseum in the place of an ice pail in a constellation with a bottle of aperitif and a heap of ice cubes. As has been shown within the semiotics of objects (see Krampen 1979), there is a « syntax of objects » which allows certain things to go « quite naturally » together, such as the coffee-pot and the cup of coffee, the table and the chairs, etc. One thus perceives a rhetorical figure when the ice cubes and the bottle of aperitif, instead of being placed next to an ice pail, appear inside the Coliseum. But, once again, it would be nice to have a description that is adequate from a mereological point of view, of the kind of totality formed by such a set of objects.

At the level of contiguity, it is difficult to find examples of a presence of contiguities expected in unexpected positions, that is, a *permutation*. The bottle of gin can be indifferently to the right or to the left of the crown. Certain series of objects doubtless have their particular order, which can be modified, as the saucer below the cup, or the ice cubes inside the ice pail. However, *intertextual* realisations of this figure are more common, for example in the advertisement for the brand of socks « Kindy », perceived in relation to a famous still from a film with Marilyn Monroe having the title « The seven year itch » (cf. Sonesson 1992a, c). If we compare the Kindy girl with her model, we shall see that every time a property of Marilyn is lacking in the Kindy girl, it instead appears in the man at her side, and by comparing both men, the same inversion can be noticed. More simply, we observe that the man and the woman occupy inverted spatial positions. In a rather general sense, this is also true for the paraphrases of « Las Meninas » created by Picasso and Hamilton.

Let us now proceed to the cases involving *factorality*, beginning with the simplest varieties, which are also the most difficult to find, *suppression* and *addition* (Fig. 9).



As noted above, an object can be divided in three ways : into its proper parts, its properties, and its perspectives. There are thus three possible types of factorality. In the first case of suppression, a part is perceived to be lacking in an object. This is the case with the cover page of « Nouvel Observateur » discussed by Groupe µ (1992), where we perceive bodies without any heads15. But this only works because the reproduced object is of a very familiar kind the complete shape of which is known. It would thus be necessary to say that it is in the object represented rather than in the picture that a part is lacking (which is also true of certain cases mentioned above). A picture in which there is really a part which is lacking, on the other hand, is « Rasée » by Duchamp, but only if we see the picture in relation to another work of Duchamp, « L.H.O.O.Q », that is from the intertextual point of view : It is a reproduction of Mona Lisa without both moustache and goatee, that is, a reproduction without any modifications, which gains its meaning from its opposition to « L.H.O.O.Q », in which moustache and goatee have been added. I have not been able to find any cases in which an expected property is lacking in an object. The case of perspectives is clearer: in a picture, several perspectives on the same object are not normally anticipated. It is only from an intertextual point of view, as compared with a Cubist painting, that a unique perspective could be perceived as a lack.

The pure and simple *addition* is also difficult to find. A body with two heads functions as an addition of parts, for the same reasons that the suppression of a head has the opposite effect. A case in point would also be « L.H.O.O.Q. » by Duchamp (with regard to Mona Lisa). An object with a supplementary property is difficult to perceive as such. On the other hand, an addition of perspectives may easily be found, as in the case of Cubism, but also in Russian icons, in the religious sense of the term.

The richest domain of factorality is doubtless the result of the operation of *substitution*, in other words the presence of an unexpected factorality combined with the absence of an expected factorality. Before being able to analyse these cases, it is necessary to begin by making a mereological distinction (having its precedents within Gestalt psychology) between the cases in which *a part is perceived on the background of a totality,* and the cases in which *the totality prevails over its parts*. In the first set of cases, we can make the same subdivision as previously, namely between the substitution of parts, properties, and perspectives. We perceive at first the same object as we had anticipated, in which a part has been replaced by a part of another object (from the same category or another one). If the exchanged parts belong to the same category, the head of an animal, for example, it can be presented as a part of a human body, as in the work of Max Ernst ; and if the categories of the replaced elements are different, bottles may for instance be made to occupy the place of the pupils in the eyes of Captain Haddock.

As a result of *substitution*, the exchange of *properties* is perfectly possible. We perceive the same object as we had anticipated, with the difference that a property of another object (of the same category or another one) has been substituted for one of its properties. Thus, in a work by Inez van Lansweerde, the features of being male and adult have replaced the opposite properties of the mouth of a little girl. Similarly, blue colour can be substituted in the human body for one of the colours we find in the nature, as happens in certain comic strips, as well as in the statues of Hindu gods (according to examples given by the Groupe μ 1992). As an illustration of the substitution of perspectives, we have the inverted perspective of the Russian icon (according to Uspenskij) and the deformed perspectives constructed by Reutersvärd and Escher (cf. Sonesson 1989a, III.3.4).

In all these cases, the relation of factorality is dominated by the part that is lacking in the totality, but we must also envisage the inverse case, where *it is the totality that prevails over the parts, which it absorbs*. It is rather difficult to account for these examples, in which the replacement does not concern well-bounded parts, but involves more complex interrelations between several « independent objects » considered as totalities. The cat-coffee-pot represents the simplest case, where several totalities are merged into a unity ; but the borderline case is maybe rather the one in which one totality is entirely present, while the other one is only represented by a characteristic detail (the capsule of a bottle of juice added to an orange).

First, there is the case of *the totality to which is added a part from another one*. It is thus the relation of the first totality to (the part of) the other one that shows a divergence with regard to the norm. This case can be observed in an advertisement showing an orange with the capsule of a bottle of juice, but also in « Absolut Rome » where the handle-bars of a moped takes on the characteristic shape of the cork on a bottle of « Absolut Vodka » (Fig. 6).

Next is the case of *two totalities merged into one,* as it is the case of the « chafetière », « Le viol » by Magritte, and an advertisement where we see the Ballentine bottle in the form of a snake or a light bulb. In this case, again, the divergence from the norm exists in the relation of the first totality in the second one.

In other cases, different kinds of relations are present between several totalities. A set of totalities can be organised so as to form another totality, that is, *independent objects can occupy the place of the parts of another independent object*. It is the case of the paintings by Arcimboldo, but also that of an advertisement for the supermarket B&W where fruits and vegetables form a crown. In the Arcimboldo pictures, the totality is a single « substance », a head, while the parts correspond to a whole collection of objects of the same kind, of which each is a totality in itself. Similarly, the substitution can be combined with a *permutation,* when *the parts of a totality* (as opposed to integral totalities) *are redistributed so as to form another totality*. It is the case of the marmalade jar considered as a totality produced by parts making up another totality, the slices of an orange, but given the form of the jar, as well as the onion made up of legs and hands. Both when the parts of the totality primarily perceived are built up of other totalities, and when they are redistributed parts of another totality, there is a diagrammatic resemblance.

There is nothing strange in the fact that a number of independent objects at the basis level together form a totality at a superior level, that is, a group. This happens all the time in the Lifeworld. This is the case, for example, with all the pigeons forming a flock. However, it is not very probable, in the Lifeworld, that this multitude of pigeons in contiguity with each other produce a figure having the shape of the bottle of « Absolut Vodka », but this is exactly what we see in the advertisement « Absolut Venice » (Fig. 1). As in the previous cases, thus, it is the relation between the scheme of the totality and the parts, which fill in its slots, which creates a divergence to the norm. However, in present case, the hierarchical relation of the totalities in the extensional scale is perfectly normal. What is strange are the properties (of shape, in this case) ascribed to the superior totality.

In the final example of factorial substitution, there is still a divergence in the relation between different totalities. This case involves several independent objects, which have nothing to do with each other, except because they are in contiguity with one another, and because, *seen from a certain perspective* (chosen by the photographer), they take on *the same total shape as another independent object*. Here, the distinction proposed by Husserl seems useful : in the Lifeworld, these objects form a simple aggregate, but in the picture, they have all the appearance of being a configuration. The example that serves to illustrate this case is the street lamp and the pieces of linen suspended over a street in Naples, which together, in « Absolut Naples », take on the shape of a bottle of « Absolut Vodka » (Fig. 5).

Finally, simple permutations are also possible: the presence of factoralities, which are expected, appearing in unexpected positions. It is thus the order and/or the positions of the parts, which produce a divergence with regard to the norm. We find this case realised in the various paraphrases of « Las Meninas », and, in combination with other operations, in « Le viol » by Magritte, as well as in «-Absolut Athens-», where the parts of a Greek column have been reorganised so as to form a bottle of « Absolut Vodka » (Fig. 7. : Absolut Athenes). Finally, there are cases of augmentation and diminution, that is, the presence of factoralities, which are expected, but presented in unexpected proportions. The same three examples can be mentioned here: parts of the body (the face and the lower part of the body) in « Le viol » have different proportions from what is expected, in the paraphrases of « Las Meninas » some of the persons have changed size, and the column acquires the semblance of the bottle of « Absolut Vodka », because some of its parts have become much bigger than the others.

Contrary to what takes place in the pictures functioning according to the regime of factorality, contiguity thus often produces a rhetorical effect, although a relatively weak one (except when it is combined with an opposition stemming from the second rhetorical dimension), by means of the simple presence of an unexpected elements, without requiring a specific absence. The simple absence is much more difficult to conceive. And when we proceed to the domain of factorality, the concurrent absence of an expected element and presence of an unexpected element is normally required to produce a rhetorical effect. So much for the structure of the rhetorical sign, conceived in terms of absences and presences.

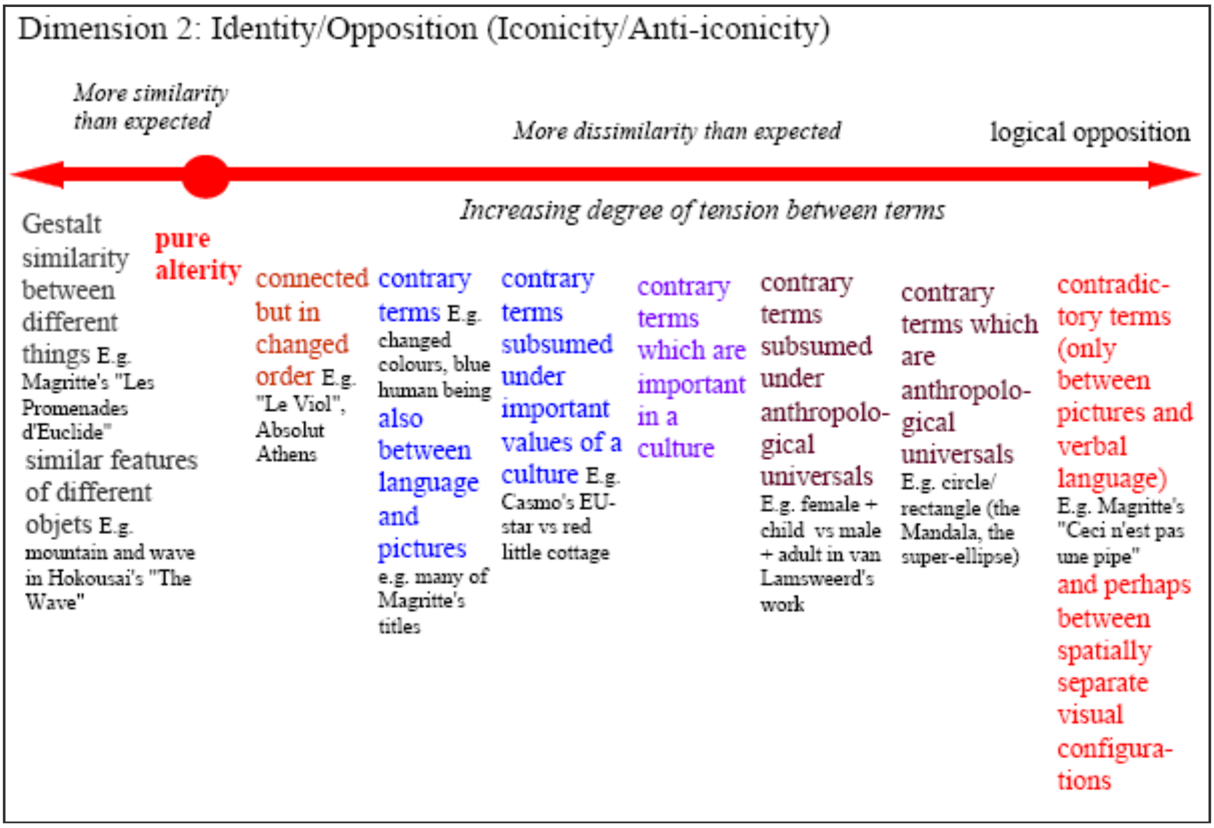
The second rhetorical dimension : more or less similarity than expected

The second dimension of rhetoric is based on the continuity of the world of perception, which should allow us to separate different objects from each other, without producing too radicals breaks in the flow of experience. There should not be too much resemblance or too much difference. The signifier of the rhetoricalness of all the rhetorical figures consists, as I noted above, in the concurrent presence to visual perception of two elements, which are, in some respect, in opposition to each other. But the concept of opposition here lends itself to quite different interpretations : in fact, Haddock's body and the bottles are different, but not really opposed, and the same thing applies to the cat and the coffee pot ; whereas the wave and Mount Fuji in Hokusai's print, as well as the street and the roof in Magritte's « Promenades d'Euclide » are more similar to each other in the pictures than Lifeworld experience would make us expect.

It seems reasonable to make explicit the requirement that two elements entering into a pairing must possess some further property in order to qualify as rhetorical figures, and that this property, if it is not a similarity perceived on the background of a dissimilarity, could just as well consist in a dissimilarity perceived on the background of a similarity. In relation to Lifeworld experience, both more similarity than expected, and more dissimilarity than expected, will produce a rhetorical effect (cf. Sonesson 1996b, c). If, in addition, we allow this latter case to be realised not only by objects merged into one, but also by objects, which are merely contiguous, this domain will suddenly emerge as being particularly rich in figures. Indeed, most of the cases discovered in the analyses of Floch, and the Greimas school generally, which are based, not on mere dissimilarities, but on oppositions, are of the latter kind (cf. Sonesson 1992a, c).

Trubetzkoy conceived oppositions as relations of dissimilarity on the basis of a fundamental identity, which would seem to be the inversion of the case mostly considered by Groupe µ, the similarity emerging on the background of a basic otherness (Hokusai's « The wave », etc. ; cf. Sonesson 1989a, I.3.3.). Even if one may have some doubts about the authenticity of the binary oppositions which Floch finds in so many pictures, more clear cases can easily be shown to exist: thus, for instance, in the Kindy publicity, organised around inversion of the respective properties of the man and the woman in relation to the Marilyn Monroe poster; or, more clearly still, the minimal representation showing only a bottle and a tomato, the first being a prototype of angularity, and the second of roundness (Cf. Sonesson 1992a, c).

To the extent that two objects appear more or less isolated in the picture, and are not of the kind that would often appear together in reality, they will function as simple pairings, even though there is no similarity and no opposition between them (Fig. 10).



This really is the case with the cat and the coffee pot, as well as the bottles and Haddock's pupils, which are simply different, rather than opposed to each other. The force of the rhetorical statement will naturally vary, as a function of the increasing or decreasing degree of tension between the terms involved. Different kinds of *contraries* may well turn out to be more important than logical *contradictions,* on one hand, or mere *alterity,* on the other hand.

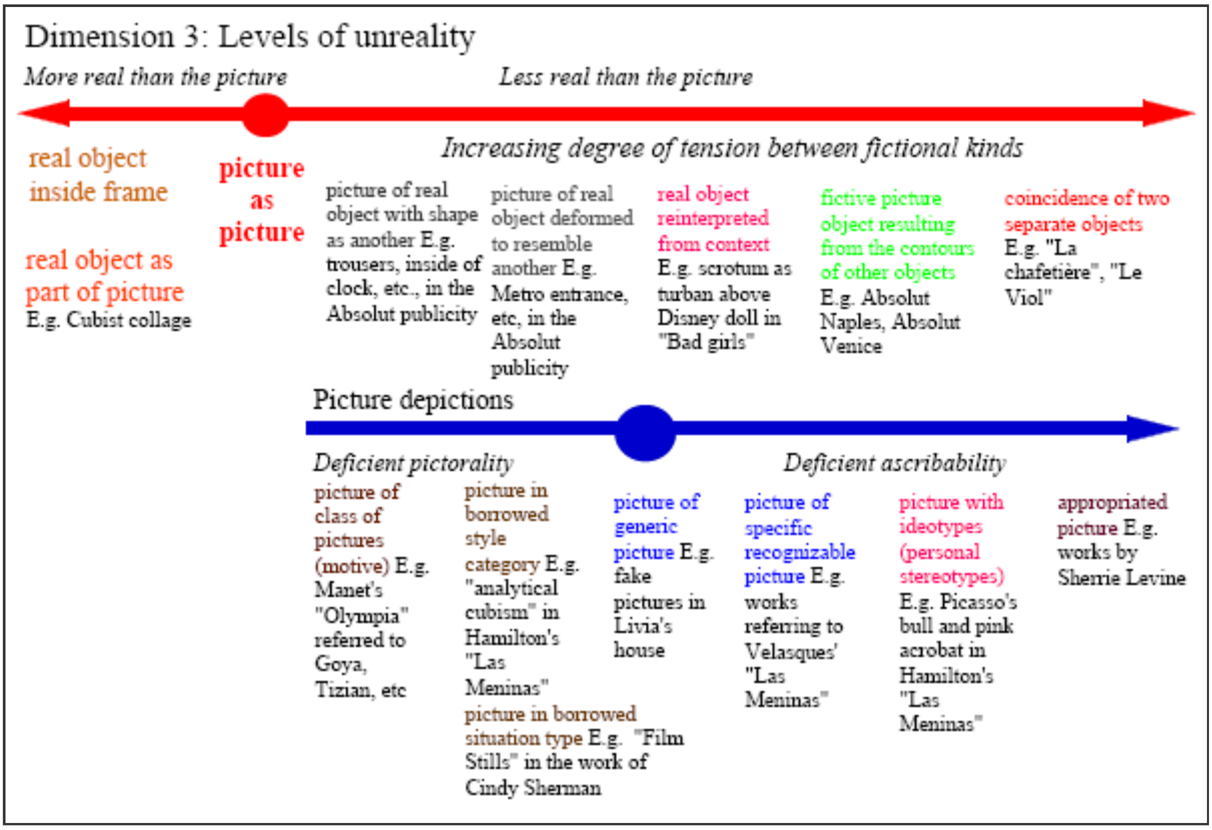
Logical contradictions, as such, would seem to be impossible in pictures: even spatially separate visual configurations, which the Greimas school tends to describe in terms of contradictions, are probably more adequately described as being contraries. However, there may be a logical contradiction between a picture and its verbal intertext (for instance, the label « Ceci n'est pas une pipe » in one of the possible interpretations of Magritte's painting which shows a pipe). While there may be an opposition between the plastic and the pictorial layer of the same picture, as in Brancusi's « Bird » (where the plastic heaviness of the marble is opposed to the pictorial lightness of the bird supposedly depicted, as Groupe µ 1996 : 22 suggests), it is not a logically contradiction, but perhaps an anthropological universal.

Contraries may be of different kinds, and thus carry different import. The more trivial case is the one which we could call mere contrariety, for instance when a colour of a well-known object is changed into something we know does not exist, such as a blue human being; or, between verbal and visual signs, most of Magritte's titles. A more interesting, and probably rhetorically stronger case, is when contrary terms appearing in a picture are subsumed under important values of a culture, such as in a recent work by the group Casmo, in which the EU stars are opposed to a red little cottage epitomising traditional Swedish life (cf. Sonesson 1993b). Still stronger would be the case in which the contrary predicates themselves appear directly in the picture. The closest we can come to a logical contradiction must be the case in which the contrary terms are subsumed under anthropological universals known to every human culture, such as the opposition of the features « female » + « child » and « male » + « adult » in van Lamsweerde's above-mentioned picture. In fact, there may be an even stronger case, in which abstract contrary terms which are anthropological universals appear directly in the picture, e.g., the circle and square prototypes opposed to each other in the Mandala and the super-ellipse (Cf. Sonesson 1989a, I.2.5 ; 1996b).

The rhetorical effect of a picture depends of the force with which it deviates from the expectancies engendered by the perceptual world to which it refers. We have seen that this force itself may result from the type of opposition existing between the terms involved, as well as from the radicality with which it breaks down the integrative wholes found in the world of our ordinary experience.

The third rhetorical dimension : more or less reality than expected

The first and second dimension of rhetoric taken together still do not account for all rhetorical effects resulting from the picture being seen is a divergence in relation to the perceptual world. A third dimension, which concerns the « level of unreality », or fictional level, of the picture (cf. Sandström 1963; Sonesson 1994c) may also be distinguished (Fig. 11).



To begin with, the pictorial sign itself is a particular kind of fictionality, opposed, as we saw earlier, to the « reality » of the Lifeworld. If the picture is confused with reality itself, as when it is seen through a peep-hole, no rhetorical effect is involved, for there is not tension between fictional levels. But when the fictional status seems indeterminate, as is often the case with Baroque illusionary architecture, the sign function itself has been rendered rhetoric.

However, in a space already defined as being that of pictorality, expectancies may be contradicted in two ways, either by introducing within this frame something that is more real than the picture, or by allowing it to convey us on to something that appears to be less real than the picture itself. The case in which some part of the picture disconfirms the expected fictionality of the picture space is illustrated by the classical Cubist collage, in which real-world objects, such as a ticket, a newspaper page or the seat of a chair appears as part of the composition. A more extreme example would be when a real object is simply positioned, without any further addition, inside a frame or something else suggesting the delimitation of a fictional space.

In the other direction, adding further levels of unreality to that of pictorial space, distinctions may be established according to the increasing degree of tension between fictional kinds. Here we are concerned with pictures which, as far as the pictorial sign function goes, simply show some object or other which may conceivably exist in our socio-cultural Lifeworld, but which, because of certain circumstances, suggests another object, which they are not pictures of. One variety is when a part of the picture is seen to depict one independent object but which, in the context of one or several others, suggests the presence, without depicting it, of another object: thus, for instance, a cover picture of the French weekly « L'Expresse », where a shape depicting Nixon with a white face and a dark costume, placed in the position of the letter « I » in the title « Nixon en Chine », also suggests that letter ; or, to take a purely pictorial example, when a scrotum, in a picture from the exhibition « Bad Girls », where it appears over the head of a doll from the Disney film « Aladdin », can be seen as a turban. These examples are different from the pure factorality of the pupils in Haddock's eyes, which must be projected onto the picture from the body scheme, or the pure contiguity of the Mannekin Pis in « Absolut Brussels », which is entirely supplied from our world-knowledge. We need some knowledge to see the « I » in Nixon and the turban in the scrotum, too, be they are also, but only indirectly, and at the abstract levels of configurations, present in the signs.

Good examples of other varieties of this kind of rhetorical figure are found in the publicity for « Absolut Vodka », in which the characteristic Absolut bottle appear each time in the guise of some landmark of well-known European cities. In « Absolut Munich », « Absolut Geneva », and « Absolut Amsterdam », some details suggest the shape of the Absolut bottle. Here we have a picture of a real-world object, such as a pair of « Lederhosen », a clock, or a house, the shape of which appears quite possible in itself, though perhaps not particularly probable, and which takes on a secondary meaning as a bottle, only because of our knowledge about what the Absolut bottle looks like and what is indicated by the text.

In other cases, we get pictures of real-world objects deformed so as to resemble other objects. Thus, in « Absolut Rome » (Fig. 6. Absolut Rome), the vespa is seen from a particular perspective and slightly modified so as to resemble the bottle; and in « Absolut Paris », the shapes and colours add up to something which is clearly identifiable as being of the general type of a Metro entrance, but too narrow to be a real instance. At first, one might be tempted to think of mixed objects, such as « la chafetière », as the extreme case of such deformations: but « la chafetière » really depicts parts of a cat and parts of a coffee pot, while « Absolut Paris » depicts an underground entrance and suggests an Absolut bottle.

Another case of secondary fictionality is when the fictive picture object does not correspond to any single detached object in the picture, but results from the contours of other objects, as is the case with the flock of birds in « Absolut Venice », as well as with the constellation of laundry and a street lamp in « Absolut Naples » (Figure 5). Again, these are not pictures of the Absolut bottle, but the bottle is certainly fictionally present in the pictures.

A particular case involving double levels of unreality is the picture depiction, in which both fictional levels are pictorial signs (cf. Sonesson 1994c). In what could be called the *generic picture depiction,* the picture depicted in not any particular, recognisable picture; it is simply a shape that suggests the category of a picture. In this case, the primary picture function masquerades as reality itself, while the secondary picture function present itself as being primary : this is the case of the pictures, complete with their frames, painted on the wall of Livia's house, and in other Roman villas.

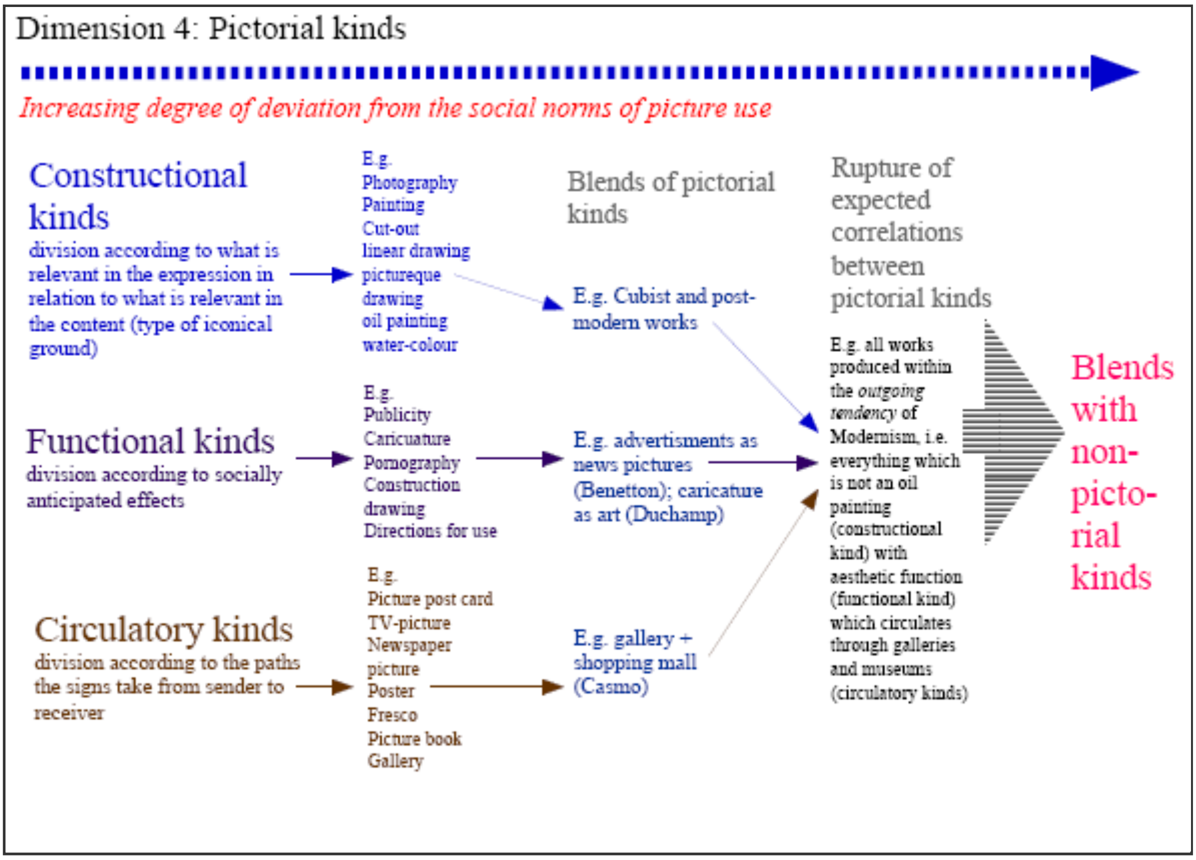
Specific picture depictions, often known a « visual paraphrases », are of several kinds. No matter whether they refer to a single picture, some part or feature of it, or a class of pictures, the object referred to is always specific, in the sense that it may be pointed out outside the pictorial space in which it is simulated. There are two ways in which specific picture depictions may appear to create a tension between fictional levels: either because of some indeterminacy in the existence of the secondary fictional level, or because of some uncertainty relating to the independence of the primary fictional level. Of the first kind are pictures referring to whole classes of other pictures (or motives), such as, for instance, Manet's « Olympia » which suggests works by Goya, Titian, etc. Here are also found pictures in some borrowed style category, such as the « analytical cubism » which Hamilton takes over from Picasso in « Picasso's Las Meninas », applying it to motives which Picasso has not treated in that way. Finally, there are the pictures referring to borrowed situations, such as the Hollywood scenes corresponding to no real films in the « Film Stills » by Cindy Sherman.

The other general type, in which it is the subject of the referring act which is in doubt, is represented by the depiction of specific recognisable pictures, such as Picasso's, Hamilton's and Witkin's variations on Velázquez' « Las Meninas ». Another variety is when the depiction refers to personal stereotypes, or « ideotypes » of a particular painter, such as the characteristic bull and pink acrobat in Hamilton's « Picasso's Las Meninas », which are found in numerous works by Picasso, but not, of course, in his variation on the work of Velázquez. Finally, the limiting case of this aspect of the secondary pictorial functions is what has become known as « appropriated picture » after some works by Sherrie Levine, which are simply reproductions of the work of others presented as her own work.

Contrary to the two first dimensions, the third one depends on the fact of the picture being a sign, which is intermediate, at the level of fictionality, between the Lifeworld as directly experienced, and further levels of fiction within the sign. Once it is considered a sign, the picture may also be treated as an object of the Lifeworld, and thus be socio-historically overdetermined. The forth dimension is about the categorisation of the objects called pictures within different socio-cultural Lifeworlds.

The fourth rhetorical dimension : More or less divergence than expected from the usage categories

It may not be particularly fitting to talk about the socio-historical aspects as a fourth dimension : they can hardly by visualised as a scale, and they are actually present everywhere, modifying the other aspects (Fig. 12).



Devices which are highly rhetorical at one moment many become so widely used, that all rhetorical effect wears off in the end. This is in fact that aspect of rhetoric that was explicitly embodied in the Prague school model.

Something must be said here, however, on the relativity of rhetoric to pictorial categories. Pictorial signs may be divided into subcategories in at least three different ways (cf. Sonesson 1989b ; 1992a). First of all, it is possible to differentiate pictorial kinds from the point of view of their rules of *construction,* that is, the rules specifying which traits of the expression plane are relevant for conveying the content, and vice-versa. From this point of view, a photograph differs from a painting and a cut-out; and a linear drawing, to use traditional art historical terms, is different from a painterly one. Blends of these pictorial kinds are clearly rhetorical, for example the combination of a drawing and a painting, an oil painting and a water-colour, or a photograph and a painting, seen in many Modernist and Post-modernist works.

Then we could also distinguish categories of pictures according to the *effects*, which they are intended to produce (not the actual effects, which may vary, and which cannot really be known). Thus, in our society, publicity pictures are expected (among other things) to sell commodities, pornographic pictures are thought to stimulate sexual imagination, and caricature supposedly hold the depicted person up to ridicule (cf. Sonesson 1988 ; 1990). This is of course a purely social kind of categorisation. Subversions of these functional kinds are found when a news picture is offered where an advertisement is expected, as in the Benetton publicity; or when a caricature is presented as art, as with Duchamp's Mona Lisa.

Thirdly, pictorial categories may be differentiated on the basis of the channels through which pictures *circulate*. The picture post card, for instance, follows another trajectory in order to reach the receiver than a publicity poster, a wall painting, a television picture, or the illustration of a weekly review. Art may override the rules characterising such circulatory kinds, too, for instance when art works are presented, not in a gallery but a shopping mall, as the group Casmo did some years ago.

These divisions, although based on empirically recognised categories, are not themselves « empirical », but must be considered theoretical constructs. The different categories coexist. Indeed, certain combinations of categories ascribed on the basis of construction, intended effects, channels, and configurations, tend to co-occur frequently in a given society. Thus, for instance, «-fine art-», as it was conceived traditionally before the advent of Modernism, involves a particular intended effect (« aesthetic experience »), certain channels of circulation (« art galleries », « museums », « art books », etc.), and even a small number of accepted modes of construction (« painting », « drawing », « wood-cut », etc.). In fact, Modernism (including Postmodernism) may be seen as a set of operations breaking this syncretism of functions apart. All works produced, in particular within the *outgoing tendency* of Modernism serve to abolish the expected correlation of construction, function, and circulation which is Western art : through its history, the Modernist work or art has been known to consist in anything which is not an oil painting (constructional kind) with aesthetic function (functional kind) which circulates through galleries and museums (circulatory kinds).

Conclusions

In the present text, I have suggested that, contrary to verbal signs, pictures are immediately rhetorical, because they posit at the same time their own similarity and difference in relation to the perceptual world. Therefore, I have argued, pictorial rhetoric must be based on the common sense structures of perception, overdetermined by the socio-cultural Lifeworld. The primary dimension of pictorial rhetoric, indexicality, derives its meaning from a divergence with regard the relative integration of neighbourhoods, independent objects and higher-order totalities. It may involve contiguity or factorality, but it ordinarily supposes both the presence of something unexpected and the absence of something expected at the same time. Iconicity, which makes up the second dimension, is founded on the expectancy of a relative differentiation of the objects of the world, which does not allow for too much similarity, nor too much dissimilarity. The third dimension depends on the fictional character of the picture as a sign, which can be confounded both by an all too direct experience, and by too numerous levels of fictionality. Finally, the fourth dimension concerns the picture as a social object, forming parts of certain categories of construction, circulation, and function. The advantage of this conception, in relation to the µ model to which it is indebted, consists in its closer attention to the common sense structures of perception.

Bibliographie

Barthes, Roland, (1964a) « La rhétorique de l'image », *Communications* 4, 40-51.
– (1964b) « Éléments de sémiologie », *Communications* 4, 91-135.
– (1970) « L'ancienne rhétorique. Aide-memoire », in *Communications* 16, 172-229.

Cavallin, Jeans (1990) *Content and object. Husserl, Twardowski and psychologism*. Stockholm. Department of philosopy [Dissertation].

Conley, Thoms M. (1990) *Rhetoric in the European Tradition*. Chicago: University of Chicago Press.

Eco, Umberto (1976) *A theory of semiotics*. Bloomington: Indiana Univ. Press.

Foss, Sonja K, Foss, Karen A., & Trapp, Robert (2002). *Contemporary Perspectives on Rhetoric*. Third edition. Prospect Heights, Ill.: Waveland Press, Inc.

Gibson , James, (1966). *The senses considered as perceptual systems*. Boston: Houghton Mifflin Co.
– (1978) «The ecological approach to visual perception of pictures », in *Leonardo,* 4 :2 : 227-235.
– (1980) « A prefatory essay on the perception of surfaces versus the perception of markings on a surface », in Hagen, Margaret, éd., *The perception of pictures, volume I : Alberti's window.* New York : Academic Press ; pp. xi-xvii.
– (1982), *Reasons for realism*. Reed, Edward, & Jones, Rebecca, (eds). Hillsdale New Jersey: Lawrence Eearlbaum Ass.

Greimas, A.J. (1970) *Du sens*. Paris: Seuil.

Groupe μ (Dubois, J., Edeline, Fr., Klinkenberg, J.M., Minguet, Ph, etc.) (1970) *Rhétorique générale*. Paris : Larousse.
– (1976) « La chafetière est sur la table ». In *Communication et langage*, 29, 36-49.
– (1977) *Rhétorique de la poésie*. Bruxelles, Editions Complexe.
– (1978) « Douce bribes pour décoller en 40 000 signes », in *Revue d´esthétique,* 3-4, pp. 11-41
– (1979), « Iconique et plastique : sur un fondement de la rhétorique visuelle », in *Revue d´esthétique,* 1-2, pp. 173-192.
– (1980**)** « Plan d´un rhétorique de l´image », in *Kodikas/Code,* 3, pp. 249-268.
– (1985) « Structure et rhétorique du signe iconique », in Parret, H., & Ruprecht, H-G., éds., *Exigences et perspective de la sémiotique. Recueil d´hommages pour A.J. Greimas*. Volume I, pp.449-462. Amsterdam: Benjamins Publishing Co.
– (1988) « Fundamentos de una retórica visual » in *Investigaciones semióticas.III. Actas del III simposio internacional de la Asociacion Española de Semiótica, Madrid 5-7 de diciembre de 1988*. Madrid : UNED 1990 ; volumen I, pp. 39-57.
– (1992) *Traité du signe visuel, Pour une rhétorique de l'image*. Paris : Seuil.
– (1996) « Rhétorique du visible. Introduction » *Protée*, 24, 1. 5-14.

Gurwitsch, Aron (1957) *Théorie du champ de la conscience*. Bruges : Desclée de Brouver.
– (1974) *Phenomenology and the theory of science*. Evanston : Northwestern University Press.

Hammad, Manar (1989) *La privatisation de l'espace*. Limoges : Trames.

Halliday, M.A.K. (1967) « Notes on transivity and theme in English, part 2 », in *Journal in Linguistics,* 3:2, 199-244.
– & Hasan, R., (1976) *Cohension in English*. Bath: Longman.

Husserl, Edmund (1913) *Logische Untersuchungen*. Tübingen: Niemeyer. Fünfte Auflage 1968.
– (1939) *Erfahrung und Urteil*. Prag : Academia Verlagsbuchhandlung.

Jakobson, Roman, (1960) « Linguistics and poetics » in *Style in language,* Sebeok, Thomas, (ed.), 350-377. Cambridge, Mass.: MIT Press.
– (1963) *Essais de linguistique générale*. Paris: Minuit
– (1979) « Coup d'œil sur le développment de la sémiotique », in *A semiotic landscape/Panorama sémiotique. Actes du premier congrés de l'Association internationale de sémiotique, Milan, juin 1974.* Chatman, S, Eco, U., & Klinkenberg, J.M., (eds.), 3-18. The Hague, Paris & New York Mouton.

Klinkenberg, Jean-Marie (2008) « La rhétorique dans la sémiotique : la composante créative du système ». In *Figures de la figure. Acts du colloque Sémiotique et rhétorique générale, Urbino, juillet, 11 à 13, 2002*. Badir, Sémir, & Klinkenberg, Jean-Marie, 35-56. Limoges : Pulim.

Krampen, Martin (1979) « Survey of current work on the semiology of objets ». In *A Semiotic Landscape/Panorama sémiotique*. Chatman, Seymour, Eco, Umberto, & Klinkenberg, Jean-Marie, éds., 158-168. Mouton : The Hague & Paris.

Lotman, Jurij M., Uspenskij, Boris A., Ivanov, Vjac&eslav Vsevolodovic&, Toporov, V. N., and Pjatigorskij, A.M.. (1975*) Thesis on the semiotic study of culture*. Lisse : Peter de Ridder

Marner, Anders (1996) « La retórica en el doble discurso del surrealismo/Retoriken in surrealismens dubbla diskurs », in *Heterogénesis*, 15, 1996; pp. 13-28.
– (1999*) Burkkänslan*. Umeå : Umeå universitet.

Meyer, Michel (2004) *La rhétorique*. Paris. PUF.
– (2005) *Qu'est-ce que la l'argumentation ?* Paris : Vrin.

– (ed) (1999) *Histoire de la rhétorique. Des Grecs à nos jours*. Paris: Le livre de poche.

Mukařovský, Jan (1974) *Studien zur strukturalistishcne Ästhetik und Poetik*. München: Hanser Verlag.

Nöth, Winfried, (1975) *Semiotik*. Tübingen : Niemeyer Verlag.

Perelman, Chaîm (1988) *L'empire rhétorique*. Paris : Vrin.

Reboul, Olivier (1984) *La rhétorique*. Paris : PUF.

Reddy, M.J. (1979) « The conduit metaphor ». In *Metaphor and Thought*. Ortony, A., (ed.), Cambridge; Cambridge University Press.

Ricœur, Paul (1975). *La métaphore vive*. Paris : Seuil.

Rosch, Eleanor, (1973), « On the internal structure of perceptual and semantic categories», in Moore, Th., éd., *Cognitive development and the acquisition of language,* New York & London, Academic Press ; pp. 111-144.
– (1975) « Cognitive reference points », in *Cognitive psychology,* 7: 4, 1975, pp. 532-547.
– Simpson, C., & Miller, R. S., (1976) Structural bases of typicality effects, in *Journal of experimental psychology: human perception and performance,* 2 :4, pp. 491-502.
– (1978) « Principles of categorization », in Rosch, E., & Lloyd, B., (éds.), *Cognition and categorization*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Ass., 27-48.

Sander, Friedrich, & Volkelt, Hans, 1962 *Ganzheitspsychologie*. Verlag C.H. Beck : München.

Sandström, Sven. (1963), *Levels of unreality*. Upsala : Almqvist & Wiksell International.

Schütz, A. (1932) *Die sinnhafte Aufbau der sozialen Welt. Wien : Springer*.
– *(1967) Collected Papers I : The problem of social reality*. The Hague : Nijhoff.

Stjernfelt, Fredrik (2000), « Mereology and Semiotics », in *Sign Systems Studies*, vol. 28, Tartu, 73-98

Smith, Barry (1994) « Topological foundations of cognitive science », in *Topological Foundations of Cognitive Science,* Echenbach, C., Habel., C, & Smith, B, (eds), 3-22 : Hamburg: Graduiertenkolleg Kognitionswissenschaft.
– (1995a) « The structures of the common sense world », in *Philosophica Fennica* 58, 290-317.
– (1995b) « Formal ontology, common sense, and cognitive science ». In *International Journal of Human-Computer Studies,* 43, 641-667.
– (1997) « On substances, accidents and universals ». In *Philosophical Papers* 16, 105-127.
– (1999) »Les objets sociaux », in *Philosophiques* 26/2, 315-347
– (à paraître) « Truth and the visual field », à paraître dans *Naturalizing Phenomenology*. Petitit, J, Varela, F.J., Pachoud, B & Roy, J.-M. (eds). Stanford: Stanford University Press.
– & Casati, Roberto (1994) « Naïve Physics : An essay in ontology », in *Philosophical Psychology*, 7/2, 225-244.

Sonesson, Göran (1988) Methods and models in pictorial semiotics. Report of the Semiotics Project, Lund University.
– (1989a). Pictorial concepts. Inquiries into the semiotic heritage and its relevance for the analysis of the visual world. Lund: Aris/Lund University Press.
– 1989b). Semiotics of photography. On tracing the index. Report from the Semiotics project. Lund: University.
– (1990). « Rudimentos de una retórica de la caricatura ». In Investigaciones semióticas III. Actas del III simposio internacional de la Asociación española de semiótica, Madrid 5-7 de diciembre de 1988; Volumen II, 389-400. Madrid: UNED.
– (1992a) Bildbetydelser. Inledning till bildsemiotiken som vetenskap. Lund: Studentlitteratur.
– (1992b). « The semiotic function and the genesis of pictorial meaning ». In Center/Periphery in representations and institutions. Proceedings from the Conference of The International Semiotics Institute, Imatra, Finland, July 16-21, 1990., Tarasti, Eero (ed.), 211-156. Imatra: Acta Semiotica Fennica.
– (1992c). « Comment le sens vient aux images. Un autre discours de la méthode ». In De l'histoire de l'art à la sémiotique visuelle. Carani, Marie(ed.), 29-84. Québéc: Les éditions du Septentrion/CÉLAT.
– (1993a). « Pictorial semiotics, Gestalt psychology, and the ecology of perception ». Review of Saint-Martin, Fernande, La théorie de la Gestalt et l'art visuel. In Semiotica 99: 3/4, 319-399.

– (1993b) « Beyond the Threshold of the People's Home », in Combi-nación - imagen sueca. Castro, Alfredo, & Molin, Hans-Anders (eds.,). 47-64. Umeå; Nyheteternas tryckeri.
– (1994a). « Prolegomena to the semiotic analysis of prehistoric visual displays ». In *Semiotica*, 100: 3/, 267-332. 47-64.
– (1994b) « Sémiotique visuelle et écologie sémiotique », in *RSSI*, 14, 1-2, printemps 1994, pp. 31-48. 47-64.
– (1994c) «-Fantasins ankarfästen-». In *Konst och bildning. Festskrift för Sven Sandström,* Sjölin, J.G, ed., 245-268. Stockholm: Carlssons.
– (1995a) « On pictorality. The impact of the perceptual model in the development of visual semiotics », in *The semiotic web 1992/93: Advances in visual semiotics,* Sebeok, Th., & Umiker-Sebeok, J., eds., 67-108. Mouton de Gruyter, Berlin & New York.
– (1995b) « Indexicality as perceptual mediation ». In *Indexicality,* Pankow, Christiane, (ed.), 127-143. Gothenburg: SSKKII
– (1996a) « An essay concerning images. From rhetoric to semiotics by way of ecological physics ». Review of Groupe μ, Traité du signe visuel. *Semiotica*, 109-1/2, 41-140.
– (1996b) «Les silences parlant des images « , *Protée* 24:1, 37-46.
– (1996c). « De la retórica de la percepción a la retórica de la cultura/Från varseblivningens till kulturens retorik », in *Heterogénesis* 15, 1-12.
– (1997a) « Approaches to the Lifeworld core of visual rhetoric ». *Visio* 1, 3, 49-76.
– (1997b) « The ecological foundations of iconicity », in *Semiotics Around the World: Synthesis in Diversity. Proceedings of the Fifth International Congress of the IASS, Berkeley, June 12-18, 1994.* Rauch, Irmgard, & Carr, Gerald F., eds., 739-742. Berlin & New York: Mouton de Gruyter.
– (1998a) « Icon », « Iconicity », « Index », « Indexicality », « Metonymy », etc., in *Encyclopaedia of Semiotics*. Bouissac, Paul, ed., New York & London: Oxford University Press.
– (1998b) « That there are many kinds of pictorial signs », *Visio,* 3, 1, 33-54.
– (1998c) « The concept of text in cultural semiotics », Σημειωτικ'η, Sign System Studies, 26, 83-114.
– (1998d) « Final show-down at the People's home. Art as a rhetoric of nationality - and of art ». In *Visio*, 2,3, 9-28.
– (1999a) « The life of signs in society – and out of it ». In *Σημειωτικ'η, Sign System Studies,* 27, 88-127.
– (1999b) « Post-photography and beyond. From mechanical reproduction to digital production ». In *Visio* 4, 1, 11-36.
– (2000a) « Iconicity in the ecology of semiosis », In *Iconicity - A Fundamental Problem in Semiotics*. Troels Deng Johansson, Martin Skov & Berit Brogaard (eds.), 59-80. Aarhus: NSU Press.
– (2000b) « Ego meets Alter: The meaning of otherness in cultural semiotcs », in *Semiotica*, 128-3/4, 537-559.
– (2001a) « De l'iconicité de l'image à l'iconicité des gestes », *Actes du congrès ORAGE 2001 ORAlité et GEstualité, Aix-en-Provence, Juin 18-22, 2001.* Cave, Christian, Guaïtella, Isabelle, & Santi, Serge (eds.), 47-55. Paris : L'Harmattan.
– (2001b) « La retorica del mondo della vita ». In *Modo dell'immagine.* Bologna : Esculapio, Pierluigi Basso (ed.), 93-112 (Actes of the 5th Congress of the International Association for Visual Semiotics, Siena, Italy, 1998).
– (2001c) « From Semiosis to Ecology. On the theory of iconicity and its consequences for the ontology of the Lifeworld ». In *Visio*, 6, 2, 85-110.
– (2001d) « The pencils of nature and culture ». In Signs and Light. Special Issue of *Semiotica,* 136-1/4, Ponzio, Augusto, & Petrilli, Susan, (eds), 27-53
– (2002) « Au délà du montage, la rhétorique du cinéma », in *Visio*, 7, 1-2, 155-170: Le montage au cinéma/Editing in the cinema, Fontanille, Jacques, & Périneau, Sylvie (eds.)
– (2004a) « La signification de l'espace dans la sémiotique écologique », in *Spatialisation en art et sciences humaines*, Sobieszczanski, Marcin, & Lacroix, Céline, (eds.), 367-410, Leuven: Peeters.
– (2004b) « La rhétorique du monde de la vie », in *Ateliers de sémiotique visuelle,* Henault, Anne, & Beyaert, Anne, (éds.), 83-100. Paris: PUF.
– (2005) « De la métaphore à l'allégorie dans la sémiotique écologique ». In *Protée*, 33:1, printemps 2005, 77-92
– (2008) « Rhétorique de la perception. Recherche de méthode ». In *Figures de la figure. Acts du colloque Sémiotique et rhétorique générale, Urbino, juillet, 11 à 13, 2002*. Badir, Sémir, & Klinkenberg, Jean-Marie,

103-132. Limoges: Pulim
– (in press) « Bats out of the belfry. The question of visual metaphor », à paraître dans Semiotics of metaphor, Posner, Roland, & Johansen, Jørgen Dienes, eds.,

Voločinov, Valentin Nikolaevič, (1986) *Marxism and the Philosophy of Language*. New York: Academic Press.

Wertsch, James V. (1985) *Vygotsky and the Social Formation of Mind*. Cambridge, Maas.: Harvard University Press.

Notes :

1 This text summarizes many of the findings of Sonesson 2001b, 2002, 2004a, b, 2005, 2008, and in press.
2 Or perhaps the title should be taken in the sense defined by Barthes (1964b) in a contemporary text: as the study of the language of connotation, in the sense given to this term by Hjelmslev.
3 For a more details account of this critique of the communication model, cf. Sonesson 1999a.
4 One tends to think of cultures as individuated in space, but of course we may also distinguish cultures in time; indeed, cultures may in fact be dispersed in time as well as in space, to the extent that they correspond to different subcultures, interests groups, and so on.
5 Later, other parts have been added, as most notably, memoria, the technique of memorising the discourse.
6 This obviously has to do with the relation between token and types, as discussed in Sonesson 1998b, 1999b, 2001d
7 In fact, visual rhetoric is too waste a domain to be properly discussed here. Though the difference cannot be discussed in the present context, I want to make clear that whenever I use the terms « visual semiotics », « visual rhetoric », « visual semiosis », etc. (following, among others, the Groupe μ), I am referring only to the rhetorical mode characterising pictures, in the sense of two-dimensional, static displays producing the illusion of a vicarious perception of the customary human environment.
8 By implication, it is present in Klinkenberg's words at the Urbino colloquium quoted in the notes below. As far as I understand, this social and historical relativisation of the zero degree does away with all the criticism addressed to this notion within rhetorical theory. Cf. Reboul 1984 : 98ff. It stems from the Prague school of semiotics, and my only contribution consists in introducing it in the context of rhetoric.
9 Still a third strand in Groupe μ 1992 involves the notion of transformation. What is needed, I believe, is an integration of these three approaches.
10 By Jean-Marie Klinkenberg at the Urbino colloquium on rhetoric and semiotics. Now cf. Klinkenberg 2008.
11 Perelman, it is true, reduces structure of succession to relation of cause and effect and, more curiously, relation of co-existence to those between a person and his properties. This restriction, however, is not contained in his definition, but simply a result of his examples.
12 However, as I have noted elsewhere, all pictures constitute a deviation with regard to the norm set by the perceptual world, since even the primary level of pictorial semiosis is a semiotics of transformations, contrary to the case of verbal language, where elementary semiosis is combinatorial (cf. Sonesson 1997a, 1998c). This complication will not be discussed in the present article.
13 This applies to the purely pictorial (or, as Groupe confusingly calls them, « iconic ») figures, as well as to the purely plastic ones. The case of the figures combining pictorial and plastic elements is different, but I have no place to discuss them here.
14 In fact, it seems, Husserl was largely inspired by Twardowski, who was the teacher of Lesniewski. Cf. Cavallin 1990.
15 Strictly speaking, the heads are really displaced. The operation is actually a permutation.

Pour citer cet article :

Göran Sonesson. *Rhetoric from the standpoint of the Lifeworld1*. Nouveaux Actes Sémiotiques [**en ligne**]. Actes de colloques, 2008, Le Groupe μ. Quarante ans de rhétorique – Trente-trois ans de sémiotique visuelle.Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=3324> (consulté le

07/07/2010)